

C. 3.

**J'AI VECU LA RESISTANCE
PALESTINIENNE**

ESSAIS SUR LA PALESTINE — No. 9

J'AI VECU LA RESISTANCE PALESTINIENNE

Par
ROGER COUDROY

Organisation de Libération Palestinienne
Centre de Recherches
606 Rue Sadat, Beyrouth, Liban
Juin 1969

P R E F A C E

Il y a deux ans, le Moyen-Orient Arabe vivait ce que l'Occident a appelé « La Guerre des Six Jours ».

Un an plus tard, le premier martyr étranger trouvait la mort en compagnie de ses frères fédâyine à l'issue d'une mission en territoire Arabe occupé.

Le martyr, c'est Roger Coudroy, né en Belgique, élevé en France, connu parmi ses frères fédâyine sous le nom de « As Saleh » (Le Juste).

Convaincu que les Palestiniens avaient été injustement expulsés d'une terre qui leur appartenait, et que la résistance armée, seule, pouvait leur rendre leurs droits usurpés, Roger Coudroy entreprit le voyage qui devait l'amener à vivre en militant au sein d'AL FATH et à mourir pour la cause Palestinienne.

Le Centre de Recherches de l'Organisation de Libération Palestinienne est heureux de publier ces articles, encore inédits, que le jeune martyr avait écrits au cours de l'année qui a précédé sa mort.

Nous tenons à remercier sa mère, Madame E. Coudroy, qui nous a permis de les publier « afin », dit-elle, « de faire connaître l'expérience et les idées de Roger au Monde Occidental ».

Anis SAYEGH,
Directeur Général
O.L.P. Centre de Recherches

LE PAYS DE LA HAINE

Hittites (2000 av. J.C.), Hammourabi, les Hyksos (les premiers sémites) Pharaons, Araméens, Juifs, Assyriens, pendant 1300 ans les peuples se ruent sur la côte méditerranéenne de l'Asie, s'entr'égorgeant ou s'alliant selon les circonstances, pour s'assurer la possession de cette terre ingrate, brûlée par le soleil, mêlée de sable et de pierres et irrégulièrement irriguée.

Les Grecs, les Séleucides, les Romains, les Parthes tour à tour envahiront encore le pays. Les Arabes le soumettent à l'Islam ; les Croisés, après des luttes sanglantes créent un Royaume de Jérusalem qui s'écroulera bientôt.

Désormais, la lutte se limitera pour un temps entre dynasties musulmanes : Turquie, Syrienne, Egyptienne.

En 1914, le pays avait connu quatre cents ans de domination turque, avec des fortunes diverses, périodes de paix qui voyaient l'épanouissement d'une culture originale, à la limite entre l'ascétisme arabe et le satrapisme turc, alternées avec des révoltes suivies de sanglantes répressions.

La politique des grandes puissances en guerre en Europe ouvrit une page particulièrement boueuse de l'histoire de la diplomatie, avec les accords presque simultanés qui, à la fois, partageaient la région en zones d'influence française et anglaise (Sykes-Picot), promettant aux Arabes, représentés par le Sherif Hussein, le royaume arabe et l'indépendance dans leur pays et promettaient aux Juifs du monde entier la création d'un « Home National » en Palestine (déclaration Balfour).

Les guerres de conquêtes étaient relancées. Elles durent depuis un demi-siècle.

La fin des tribus et la naissance d'une nation.

L'historien de la révolte arabe de 1914-1917, le Colonel

T. E. Lawrence nous les montre courageux, exubérants, émotifs, mais aussi attachés à leurs villages, à leurs traditions, leurs chefs locaux et à leurs prérogatives personnelles.

Encouragés, adroitement maniés et soutenus par les autorités britanniques, ces hommes allaient constituer une puissante force de combat dans un temps limité et des conditions déterminées.

En Palestine, sous la domination du Mandat Britannique et son occupation militaire favorable aux visées sionistes, les mêmes hommes se révélèrent incapables d'une prise de conscience et d'une action collective contre un mouvement qui les dépassait, un mouvement venu de l'autre bout du monde, aux ressources financières et aux appuis politiques illimités, puisant dans des sources dont bien souvent ils n'avaient pas le moindre soupçon.

Lorsqu'en 1947, la Grande-Bretagne s'appêtait à abandonner son mandat sur le pays, la minorité juive aguerrie, armée, entraînée, disciplinée, était prête à prendre le pays en main.

Les Arabes ont perdu cette phase de la guerre.

En 1948, 1.500.000 Palestiniens étaient les hôtes obligés d'une douzaine d'états arabes qui voyaient avec terreur s'installer à leur place cette nouvelle puissance étrangère mais dont les actions de résistance manquaient d'homogénéité. Bientôt, disséminés du Caire à Baghdad, les Palestiniens réfugiés allaient prendre conscience d'une unité supérieure au village ou à la tribu : la Nation et, en devenant une nation exilée ils commençaient à soutenir activement tous les mouvements d'unité arabe dans laquelle ils voyaient leur chance de retour au pays.

En 1952, le grand espoir des Palestiniens exilés, c'est la révolution égyptienne. Ils soutiennent la création du Mouvement Nationaliste Arabe et du Baas.

A Ghaza, de 1954 à 1956, les premiers guérilleros commencent à faire parler d'eux. En 1956, les guérilleros Palestiniens se joignent aux troupes égyptiennes dans la guerre de Suez.

1954, c'est le commencement de la révolution algérienne et tous ceux qui n'ont pas abandonné tout espoir y puisent un encouragement et une leçon.

En 1957, le parti Baassiste vient au pouvoir en Syrie et l'année suivante, les républiques syrienne et égyptienne se donnent la main sous le drapeau de la République Arabe Unie. C'est un moment d'exaltation : pour un temps tout paraît possible.

Dès 1956, un groupe d'étudiants palestiniens au Caire, avaient créé la première cellule d'action sous le nom de General Union of Palestinian Students (G.U.P.S.). Parmi eux se trouvaient ceux qui sont aujourd'hui les leaders de El-Fath comme Yasser Arafat, le porte-parole officiel du mouvement.

Le premier magazine d'El-Fath parut à Beyrouth sous le titre « Notre Palestine » en 1958, et ses éditoriaux insistaient déjà sur les principes qui ont assuré la survie du mouvement jusqu'à ce jour et ont permis son développement.

- Connaissance de l'ennemi.
- Indépendance dans la lutte.
- Non-Intervention dans les affaires du pays qui leur donne asile.
- Indépendance des organisations palestiniennes par rapport aux pays amis.
- Création de cellules partout où il y a des Palestiniens.

C'était le début d'une action de regroupement concerté, basée sur le réalisme politique.

On sait ce qu'il est advenu de la R.A.U., du Royaume d'Irak et des républiques qui ont suivi. Dans son pays, le Roi Hussein a connu des fortunes diverses. Le Liban même n'a pas été exempt de luttes et de guerres civiles.

A travers tous ces avatars,, les Palestiniens ont poursuivi leur regroupement, leur organisation s'est faite de plus en plus homogène leurs centres de recherches et de logistique ont prospéré.

Ils sont devenus une nation en perdant le sol sur lequel

ils avaient vécu sous des jougs divers. Aujourd'hui, ils se sentent prêts à revenir et ils le disent.

En 1964, l'O.L.P. (l'Organisation pour la Libération de la Palestine) était créée et la Ligue Arabe l'accueillait.

Le 31 novembre 1964 paraissait le premier communiqué militaire d'El-Fath.

Rendez-vous à Beyrouth.

Il est très difficile de rencontrer les dirigeants de El-Fath : à Beyrouth, à Amman, à Bagdad, l'O.L.P. a pignon sur rue, des bureaux, des enseignes, elle figure à l'indicateur des téléphones et les chefs de bureau locaux font partie des personnalités officielles de la ville.

Pour El-Fath (initiales arabes du titre « Mouvement National pour la Libération de la Palestine ») les choses sont un peu différentes. En dépit de leur popularité et du fait que tous les journaux font une large place à leurs communiqués, El-Fath est un mouvement clandestin.

Le rendez-vous que j'ai obtenu était donc dans le plus pur style des romans d'espionnage : à l'heure dite, je me trouvais dans le patio de l'hôtel Strand à Beyrouth, les journaux « Le Jour » et « Daily Star » bien en évidence sur la table et revêtu moi-même de la chemise bleue recommandée pour l'identification. Le Patio, auquel on accède par un passage couvert bordé de boutiques est un endroit calme, à l'écart de la rue Hamra et la fontaine qui entretient une fraîcheur constante dans cet endroit ombragé, noie aussi de son murmure les appels saccadés du trafic beyrouthin. La cafetaria, derrière ses vitres teintées, est presque déserte à quatre heures de l'après-midi. Une structure « non figurative » en bronze, qui baigne son pied de porphyre dans le bassin de céramique bleutée constitue toute la décoration. Somme toute, il n'y a rien à voir ; j'avais déjà lu mes journaux, bu deux jus d'orange et je commençais à m'ennuyer lorsque mon interlocuteur arriva, avec une demi-heure de retard.

Un guérillero.

Il s'avance vers moi d'une démarche décidée. Il est grand,

mince, la carrure étroite, habillé d'un pantalon de sport et d'une chemise blanche dont les trois premiers boutons sont ouverts sur sa poitrine maigre et nue. Dans ce quartier de Beyrouth où les hommes sont toujours un peu trop parés, il paraît étonnant de simplicité.

Pour son retard, il s'excuse en quelques mots brefs, sans confusion, mais j'ai déjà compris. Durant mon attente, à deux reprises, un homme est passé inspecter la cafétaria, comme s'il cherchait quelqu'un évitant avec un peu trop d'affectation de regarder de mon côté : sans doute une précaution de plus.

On m'avait prévenu que j'allais rencontrer une personnalité très importante du Mouvement El-Fath ; première surprise ; ses joues pâles et glabres ont l'éclat de la jeunesse ; il est bien au-dessous de la trentaine. J'essaie de la situer :

— « Quelle est votre activité ? »

— « A temps plein, un guérillero. Si j'ai d'autres activités, c'est parce qu'il y a certaines tâches qu'il faut bien accomplir. »

Il ne m'en dira pas plus sur lui-même. Il s'est assis et avant que j'aie pu poser une autre question, il m'interrompt :

— « Si vous le permettez, j'aimerais d'abord savoir moi-même à qui j'ai à faire ? ».

Sa parole est sèche et précise, mais son sourire adoucit la brutalité des mots. Il a le cheveu souple et plutôt long. Son visage allongé, ses joues creuses, son nez fin et légèrement dévié pourraient appartenir à n'importe quel étudiant d'Europe ou d'Amérique et seuls ses yeux bruns très grands, en amande effilés sous les cils très longs dénotent en lui l'Arabe.

Par l'échancrure de sa chemise, j'aperçois une croix d'or qui se balance au bout d'une chaîne. C'est un Chrétien. De Nazareth me précise-t-il. Il a de longues mains aux doigts durs et porte une bague d'une Université américaine.

Lorsque je me suis présenté et que la liste de mes références l'a satisfait, il me propose :

— « Si nous entrions là-dedans ? » en me désignant de

la tête la salle vide devant nous, et sans attendre ma réponse il s'est déjà levé et il précède la marche.

J'allais lui poser ma question d'introduction sur les origines du mouvement mais il ne m'en laisse pas le temps.

— « Avant tout, il faut que vous compreniez un peu l'histoire de notre groupe » me dit-il et je comprends qu'il tient à éclaircir bien des malentendus ou à répondre à bien des accusations car il enchaîne aussitôt : « On a longtemps cru « que nous étions une bande de désœuvrés qui faisons du « terrorisme au petit bonheur et que nous disparaîtrions lors- « que nos munitions seraient épuisées. Rien n'est moins vrai : « notre première action militaire date du 31 décembre 1964, « or nous nous préparions depuis 1956 ».

Il se tait un instant, mais il n'a pas l'air de chercher ses mots. Je crois plutôt qu'il mesure le chemin parcouru ou qu'il revoit dans sa mémoire le développement de la conférence qu'il va me donner. Car c'est bien une conférence. J'avais préparé une série de question qui à mon avis s'enchaînaient naturellement, mais quand il aura fini de parler, je m'apercevrai qu'il aura pratiquement couvert toutes mes questions, dans l'ordre prévu.

Pendant toute la durée de notre entretien, il surveillera ma plume pour bien s'assurer que je note les points importants.

Une fois, il s'arrêtera et reviendra sur un détail que j'avais négligé pour que je n'en sous-estime pas l'importance.

— « En 1956, à la création du groupe d'étudiants GUPS, le premier souci des théoriciens de la révolte, ce fut d'apprendre à connaître l'ennemi et les raisons de l'échec de la résistance arabe qui avait mené à notre expulsion du pays.

Des dossiers furent ouverts et les premiers partisans se divisèrent en groupes : les enquêteurs et les analystes.

Il y avait encore parmi nous de vieux arabes qui avaient connu les débuts de l'immigration juive, avaient vu les Britanniques distribuer aux Sionistes les terres de l'Etat, reprises à l'empire ottoman et avaient assisté aux vains efforts des premiers colons juifs pour racheter les terres des Arabes.

Certains officiers britanniques du mandat vivaient encore. Il fallut les retrouver pour aller les interviewer chez eux.

Petit à petit, des dossiers se constituaient sur les souvenirs de tous ceux qui avaient de près ou de loin assisté à l'immigration, les Juifs antisionnistes, les hommes d'affaires qui avaient soutenu le mouvement pour différentes raisons, les hommes politiques, les militaires de tous bords.

Les motifs de chacun furent analysés. Des recherches furent entreprises pour déterminer exactement l'influence des sionistes dans les milieux politiques, financiers, dans la presse, dans les affaires; nous obtînmes même des statistiques sur le degré d'enthousiasme des milieux juifs de tous les niveaux, de tous les pays et sur le degré de satisfaction ou de désillusion des émigrés.

Cà, c'était le premier pas. Il nous fallait une analyse complète de notre défaite et des raisons de notre défaite pour pouvoir en tirer la leçon. Il nous fallait aussi avoir une connaissance précise de l'ennemi que nous aurions à combattre, non seulement sur le terrain militaire mais aussi sur celui de l'opinion publique et de la diplomatie.

De 1956 à fin 1964, nous avons aussi massé des fonds, petit à petit, sous par sous, nous avons recueilli et thésaurisé les contributions des Palestiniens qui y croyaient et qui se faisaient, Dieu merci ! de plus en plus nombreux. Nos dirigeants se déplaçaient de pays en pays, prenaient contact avec les groupes de Palestiniens, ici et là, les organisaient en cellules, les encadraient. Nous commencions déjà à mettre en applica-

tion les deux grands principes de notre survie :

Etre partout où il y a des Palestiniens émigrés et

Ne pas nous mêler des affaires du pays.

35 mots pour un million de dollars.

Le 31 décembre 1964, notre premier communiqué militaire comprenait 35 mots : il annonçait la destruction d'une station de pompage près du lac Tibériade. Valeur : 1.000.000 de dollars.

Le communiqué comprenait un message aux Israéliens et un aux Arabes : aux Arabes nous promettions de continuer jusqu'à ce qu'ils soient rétablis dans leurs droits et aux Israéliens nous annonçons notre intention de nous limiter aux objectifs militaires, en les avertissant que s'ils exerçaient des représailles sur les populations arabes civiles, nous leur ferions payer chaque Arabe molesté d'un nouvel attentat.

A partir de ce moment, nous commençons une série d'opérations suivies de communiqués d'un style nouveau au Moyen-Orient : sans longues phrases, sans polémique, nous annonçons le plus précisément et avec concision, les opérations auxquelles nous nous étions livrés et leurs résultats. Nous cherchions à créer une nouvelle image : celle d'une organisation efficace, active et non celle d'un groupe de polémistes impuissants.

C'était le début de notre aile militaire : « Al-Assifa » (la tempête).

Après quatre mois, les communiqués signés « El-Fath » cessaient de paraître dans les pays arabes.

Il a un sourire contraint sous ses lèvres un peu fines :

« Vous comprenez, tout le monde n'a pas tout de suite

compris la portée de notre effort ni notre vraie nature : il y a d'abord eu les réactions du public. Pour eux, nous avons d'abord été un groupe de commandos suicides, incapables d'arriver à un résultat pratique ; ensuite, on nous a associés aux fanatiques « Frères Musulmans », hors-la-loi dans tous les pays arabes, on nous a pris pour des agents du CENTO (pacte de Bagdad) et même de la Chine communiste ».

Il hausse les épaules : « Notre principe était de ne pas « répliquer mais de continuer notre action : il y a assez d'ora-
« teurs parmi les Arabes, nous ne voulions pas être confondus
« avec eux ».

Lorsque le public commença à voir « El-Fath » et ses commandos « Assifa » dans leur vraie lumière, les gouvernements s'en mêlèrent.

« Nous étions sur sol ami, mais étranger » précise-t-il.
« Que nous le voulions ou non, nous avions à tenir compte
« des gouvernements qui nous donnaient asile ».

Les réactions de ces gouvernements furent diverses : d'abord, les stratèges des quartiers généraux ne croyaient pas à la guerre de guérilla qu'ils limitaient dans leur esprit aux pays boisés et bien couverts. L'exemple de l'Algérie ne suffisait pas à les convaincre, car la nature du pays est différente. « Mais tout le monde a quelque chose à apprendre
« de chacun précise mon interlocuteur et si nous avons bénéficié
« de l'expérience de l'Algérie, les Algériens, eux, six mois après
« notre premier attentat contre la station de pompage de
« Tibériade, faisaient figurer l'étude de cette attaque au pro-
« gramme de leur Académie Militaire ».

Il y a aussi les politiciens qui ne croyaient pas à la capacité des Palestiniens de s'unir réellement, bien qu'ils

eussent fait place à l'O.L.P. parmi la Ligue et qui ne voyaient de victoire que dans une action concertée de tous les pays arabes.

Enfin, argument majeur, les Etats arabes voisins de la puissante petite Israël ne se sentaient pas prêts à repousser un assaut de l'ennemi et craignaient les représailles.

Les communiqués signés El Fath firent donc place à des informations imprécises sur les activités des «Fedayine» ou francs tireurs arabes. La seule source d'information devint pour un temps l'écoute de la radio israélienne.

El Fath rentre sous terre, sans cesser ses activités... en dehors de la Jordanie, d'autres pays se font plus tolérants et surtout, ils s'installent en territoire occupé, passent de moins en moins souvent le Jourdain. Les centres d'entraînement s'organisent aussi bien en Palestine occupée qu'en Syrie, Jordanie, Egypte. Les armes viennent de partout ; les commis voyageurs d'Amérique, d'Europe, des pays de l'Est font des voyages de plus en plus fréquents ; les affaires sont fructueuses. Les Palestiniens apportent des contributions de plus en plus généreuses.

Lorsque en 1967, après la guerre du mois de juin, il est définitivement prouvé que les Arabes sont incapables de lutter avec Israël en une guerre de type classique, les guerilleros sont bien implantés. Leur programme d'entraînement correspond à une véritable Académie militaire et instruit les adhérents, entre des périodes d'activité sur le terrain, depuis le maniement des armes modernes jusqu'aux plus hauts échelons du commandement.

— «Désormais,» conclut-il, «c'est notre guerre. Nous «avons gagné notre liberté d'action, nous avons nos groupes «dans tous les pays des deux côtés de la ligne de cessez-le-feu et d'excellentes communications, le meilleur armement

« possible et plus de membres que nous n'en pouvons recevoir. » Il ajoute : « Certains font de la guérilla à mi-temps, ceux qui ne peuvent abandonner définitivement l'atelier ou les champs. »

« Les communiqués signés « El-Fath » ont repris et le peuple les a adoptés. »

— « Comment envisagez-vous l'avenir politique de la Palestine, après la Libération ? »

— « Je crois en la démocratie » me dit-il, après avoir réfléchi quelques instants. « Bien sûr, le peuple palestinien ne supporterait pas une dictature et toutes les tendances sont représentées. Mais il est trop tôt pour penser à cela : nous voulons nous concentrer sur un seul but actuellement. Chaque chose en son temps. »

Gageons que ce ne sera pas une démocratie de tout repos mais dame, comme il dit : « toutes les tendances sont représentées » et après avoir tant lutté, chacun aura sans doute droit à la parole.

— « Je voudrais visiter un camp d'entraînement ? »

— « D'accord, vous irez avec moi jeudi. Téléphonnez à l'ami qui a pris rendez-vous avec moi aujourd'hui. Appelez-le mercredi à quatre heures, il vous fixera le lieu de rendez-vous. »

C'est clair, précis, il n'y a pas à discuter. Si jeudi ne convient pas, tant pis pour moi.

— « Puis-je savoir votre nom ? »

— « Non ! »

C'est tout aussi précis. Il rit pour excuser son refus et lorsqu'il rit, il a à peine vingt ans : « Je pourrais vous donner

« un faux nom, mais à quoi bon ? Lorsque vous appellerez
« mercredi, vous n'avez qu'à parler de l' «Ami que vous avez
« vu lundi». Je m'incline.

— «Puis-je accompagner une patrouille en territoire
« Israélien?»

— «Ca dépend du commandement militaire, nous ver-
« rons jeudi».

— «Il me reste cinq minutes,» ajoute-t-il en regardant sa
« montre, « d'autres questions ? »

— «Non...».

Il paie nos additions et me recommande avant de me quitter :

— «Sortez cinq minutes après moi.»

Il a l'habitude du commandement.

LIBERATION - PAS DE NEGOCIATION

1.500.000 réfugiés — Opération survie.

Devant les hésitations des Nations Unies en 1947, les Juifs installés en Palestine, aussitôt après le départ des forces britanniques du mandat, prenaient leur sort entre leurs mains : expulsant manu militari les habitants arabes opposés à l'installation d'un nouveau régime étranger sur leur territoire, ils annonçaient au monde la naissance de l'Etat d'Israël.

Un million et demi d'Arabes dépossédés trouvaient asile dans les camps de réfugiés en Jordanie. Une nouvelle vie commençait pour eux : après quatre cents ans d'occupation turque et le grand espoir de la révolte arabe de 1917, après les promesses du Gouvernement Britannique pour la création d'un Royaume Arabe, suivies de trente années de mandat britannique et d'infiltration massive d'étrangers sur leurs terres, les Palestiniens apprenaient à vivre en réfugiés.

Dépossédés, dispersés aux quatre coins du monde arabe, sans statut légal, sans nationalité, ils allaient bientôt prouver qu'ils étaient l'égal des Juifs de l'Exode dans le domaine de la survie : à l'époque où la grande ruée vers le pétrole du Moyen-Orient voyait la naissance d'une multitude de petits états nouveaux-riches, les Palestiniens, plus cultivés plus instruits, ayant généralement une remarquable connaissance de leur langue et de leur culture, doublée d'une instruction de type britannique, trouvaient des emplois dans tous les nouveaux services, agences, ministères des émirats du Golfe ou de la Péninsule Arabe. Arrivés sans le sou, ils se faisaient comp-

tables, puis conseillers, puis marchands, prenaient la nationalité du pays qui les avait accueillis se lançaient dans la politique. Bientôt, dans les grandes assemblées internationales, bon nombre de pays arabes à peine sortis du Moyen-Age se faisaient représenter par des Palestiniens à leur service.

Ils n'avaient pourtant rien oublié : Séoudiens, Kuweitiens, Jordaniens Libanais ou apatrides, dans les camps ils étaient Palestiniens d'abord. Ils cultivaient leur dialecte, conservaient leurs traditions et partout où ils se rencontraient, ne manquaient pas une occasion de s'entre-aider ... et de parler du pays.

Le Manifeste

En 1963, Ahmed Shoukeiri, fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères d'Arabie Séoudite, prononce devant le Comité Politique Spécial de l'Assemblée Générale des Nations Unies, les 5, 14 et 19 novembre, trois dépositions sur la situation des réfugiés palestiniens et leur droit à la récupération de leurs biens et à la détermination de leur destinée politique.

Ahmed Shoukeiri ne demande pas, n'implore pas : il dépose.

C'est un manifeste. Bien entendu, ce manifeste restera sans effet en ce qui concerne les Nations-Unies elles-mêmes, mais il déclenche un mouvement : réunies en un volume, les trois dépositions figurent maintenant dans la bibliothèque de tout Palestinien sous le titre : LIBERATION — PAS DE NEGOCIATION.

Conscience d'un peuple

La politique d'«équilibre des forces» des Grandes Nations accordait à Israël le même potentiel militaire qu'au monde arabe du Moyen-Orient, soit une population de 50 mil-

lions d'habitants répartis sur plus de 5.000 kilomètres d'Est en Ouest et divisés en une quinzaine d'Etats de régimes différents et souvent incompatibles.

Les Etats Arabes eux-mêmes n'arrivaient pas souvent à s'entendre entre eux : incapables d'assimiler complètement les réfugiés et incapables de les réintégrer, ils en limitaient l'immigration à leurs besoins et certains, comme la Jordanie et le Liban qui avaient accueilli les premières marées les trouvaient une lourde charge.

Désormais, devant l'inefficacité des Nations-Unies à faire respecter les résolutions du comte Folke Bernadotte assassiné en Israël en 1948, l'incapacité des Etats Arabes à faire entendre leur voix ou à faire vaincre leurs armes, les Palestiniens vont apprendre à prendre soin d'eux-mêmes.

Le 28 mai 1964, réunies à Jérusalem, 600 personnalités Palestiniennes sous la présidence d'Achmed Shoukeiri annoncent la création de l'Organisation pour la Libération de la Palestine (O.L.P.) et se déclarent les représentants autorisés du peuple palestinien. En septembre 1964, la conférence au sommet des Etats Arabes reconnaît à l'O.L.P. la qualité de seul représentant autorisé du peuple palestinien et lui fait une place dans la Ligue Arabe.

Le Peuple Palestinien vivait.

Le 31 décembre de la même année voyait la naissance du groupe terroriste EL FATH.

Identités de but -- Différences de moyens d'action

Déjà, avant la création de l'O.L.P. et son admission au sein de la Ligue Arabe, différents groupes clandestins avaient tenté soit d'attirer l'attention du monde sur le sort des réfugiés, soit d'imposer leur solution au problème. Leurs méthodes consistaient surtout en ce que Monsieur Hammouda,

l'actuel président de l'O.L.P. appelait récemment «des actes de bravoure individuels». Il est remarquable que d'emblée, et tout en conservant leur indépendance d'action, tous les groupes palestiniens reconnurent l'O.L.P. comme leur représentant officiel.

EL FATH ne fit pas exception : cependant que l'O.L.P. créait des bureaux dans toutes les capitales arabes, des centres de documentation et de propagande et tâchait de mettre sur pied une représentation destinée à démontrer l'existence des Palestiniens en tant que peuple, EL FATH passait à l'action directe. Les adhérents se dirigeaient vers l'une ou l'autre organisation selon leur tempérament.

Contrairement aux autres organisations de terroristes EL FATH devint bientôt nombreuse et puissante ; elle ne s'opposa cependant jamais à l'O.L.P. : chacune représentait le même peuple, de manière différente : EL FATH sur le champ de bataille, l'O.L.P. aux tables de conférence.

Les coudées franches

L'une et l'autre organisation connurent d'ailleurs leurs difficultés : l'O.L.P., parce qu'elle tenait à agir dans la légalité, était plus ou moins prisonnière des pays qui lui donnaient asile. Par exemple, l'une de ses plus intéressantes réalisations sur le plan psychologique fut la création d'une armée palestinienne.

Des détachements de l'armée palestinienne, avec leur armement, leurs uniformes, leurs cadres et leurs étendards, existaient sur les sols jordanien, irakien, syrien. Mais en raison même du fait qu'ils représentaient une armée étrangère tolérée, ils dépendaient pour leurs mouvements, du commandement local, ce qui leur laissait tout juste une valeur de symbole, en attendant le grand combat.

El Fath, de son côté, ne dépendait de personne puisqu'il-

le était «officieuse». Opérant à partir de bases établies en Jordanie, sur lesquelles les autorités fermaient les yeux dans la mesure du possible, ils traversaient le Jourdain pour aller exercer leurs ravages en «territoire occupé». Mines sur les routes, bombardements de Kibboutzim, destruction d'équipement, etc... Jusqu'au jour où Israël n'y tint plus et menaça d'envahir la Jordanie.

Hussein pria l'organisation terroriste de trouver un autre refuge en raison du danger que présentait sa présence pour la population, d'ailleurs complice.

C'est la Syrie qui leur offrit asile.

Descendant la nuit des hauteurs qui dominant le lac de Tibériade, bien armés, bien entraînés, ils allèrent exercer leurs talents dans cette région fertile et vulnérable. Et bien souvent, lorsque la retraite se faisait difficile, les canons Syriens, installés en excellente position stratégique leur offrait la couverture nécessaire pour rentrer à la base.

Jusqu'aux ultimatums de 1967 et la guerre du mois de juin.

Paradoxalement, cette guerre, rapide et terriblement meurtrière, qui a terriblement éprouvé tous les belligérants et a coûté aux Etats Arabes voisins de la Palestine d'importantes portions de territoire a profité aux Palestiniens en leur donnant une liberté d'action dont ils n'avaient jamais joui auparavant.

Au lendemain de la guerre de juin 1967, l'O.L.P. créait une nouvelle brigade entièrement indépendante de commandement, installait ses bases le long de la ligne de cessez-le-feu et continuait la guerre à sa façon : la guerre de guerilla, qui était celle de El Fath.

Est-ce à dire que les deux organisations ont fusionné ?

Certainement non ! Elles se donnent seulement la main. Dans ses camps d'entraînement et dans ses bases jordaniennes, l'O.L.P. donne asile à El Fath et n'intervient pas dans ses actions, ne les critique même pas. Fraternellement on s'entraîne sans abdiquer sa personnalité. Mais les Palestiniens, sous la direction de l'O.L.P. disposent maintenant de deux armées libres de mouvement et stationnées aussi près que possible du pays : leur armée régulière et celle des « Fedayine » — les Commandos. Et pour les impatients, il y a El Fath.

Les durs et les sages

Cette personnalité dans l'action est très bien illustrée par la bataille de Karameh. Chafic El Hout, l'un des responsables de l'organisation, que j'ai rencontré à Beyrouth a bien voulu m'en faire le récit.

Agé d'une trentaine d'années, le cuir brun et les cheveux taillés en brosse, prématurément gris, M. Chafic El-Hout a le physique de l'homme d'action. Prévenu de ma visite un quart d'heure auparavant, il me reçut pratiquement le pied à l'étrier, car il repartait aussitôt pour la Jordanie. Il avait cependant eu le temps de me faire préparer une collection complète de documentation sur la question Palestinienne et les différentes actions entreprises par son groupe.

Je m'excusai : « Je sais que vous avez peu de temps, mais un certain nombre de mes questions trouveront sans doute une réponse dans les documentations du centre. Vous n'avez qu'à m'indiquer le volume et je ferai les recherches après votre départ ».

Il sourit. Il a les yeux gris très lumineux : « C'est facile », dit-il en m'indiquant une pile de volumes sur la table, « Tout ça est pour vous ». Je ne pus qu'admirer et remercier. Après avoir consulté les titres, je compris que je pouvais me confier, dans notre entretien, à l'histoire récente :

— «Combien de Fedayine avez-vous maintenant ?».

— «Question difficile : dans les camps, plusieurs milliers.
« En réalité, tout Palestinien est un Fedai en puissance. C'est
« le type même d'action qui convient le mieux à leur tempéra-
« ment. Les Arabes sont d'excellents tireurs, ils adorent les
« armes à feu et en moins d'un mois, nous les entraînons au
« maniement des armes modernes».

Il rêve un instant puis ajoute : «En réalité, notre problè-
« me n'est pas un problème de recrutement, mais d'installa-
« tions : nous n'avons pas assez de camps pour les recevoir
« tous».

— « Qui devient Fidaï ? »

— « Tout le monde : nous avons des ingénieurs, des
« paysans, des chômeurs, des étudiants... oui, nous avons un
« détachement spécial d'étudiants ! »

— « Vous utilisez leurs capacités particulières ? »

— « Lorsque l'occasion s'en présente mais vous savez,
« dans la guerre de guérilla, un homme est un homme et ils
« veulent tous passer à l'action... »

— « A Karameh, qui était dans le camp : vous ou « El-
« Fath ? »

Il rit, embarrassé, puis me regardant droit dans les yeux,
il prend son parti :

— « Je voudrais que vous me compreniez bien et que
« vous n'alliez pas vous imaginer que je critique qui que ce
« soit. Nous avons un groupe d'« El-Fath » avec nous dans
« le camp de Karameh lorsque les Juifs ont attaqué. Mais ils
« ne dépendent de personne et ils ont mené leur combat à
« leur façon. Je suis certain que leur point de vue vaut le
« notre et chacun, en fait, a son importance ».

Il saisit une feuille de papier et me trace un plan de la région :

« Le camp, me dit-il est près de la rivière, sur la route « qui va du pont Allenby à Amman, dans un cirque entouré « de collines. Lorsque nous avons appris que les Juifs allaient « attaquer, nous avons décidé de nous retirer sur les collines ».

« El-Fath » a tenu à rester au camp. Comprenez leur point « de vue : ils ont tenu à rester sur place pour montrer au « peuple Palestinien qu'on pouvait tenir tête aux Juifs. Nous « avons mené notre combat stratégique, ils ont fait le combat « psychologique : chacun sa manière ils ne dépendent pas de « nous, nous ne dépendons pas d'eux.

« Il leur a d'ailleurs fallu beaucoup de courage pour faire ce qu'ils ont fait » accorde-t-il avec un hochement de tête.

Je vois que dans sa mémoire il évoque la récente bataille. Je respecte son silence en essayant de m'imaginer la situation.

— « De toute façon, nous avons eu chacun notre part » continue-t-il « Ignorant que nous avions prévu l'attaque, les « Juifs ont lâché sur les collines des parachutistes pour nous « couper la retraite... qui nous sont tombés exactement dessus, « en corps-à-corps. »

— « Ensuite ? »

— « Ensuite, ce qui restait des hommes d'« El-Fath » se « sont retirés vers les collines et les canons de l'armée « jordanienne installés derrière nous se sont expliqués avec « les chars israéliens... il y a eu des pertes des deux côtés ».

Lorsque je le quitte, je suis encore sous l'impression de ce récit du combat des deux organisations sœurs mais indépendantes, menant la guerre chacune à sa façon, si caractéristique de la façon arabe.

C'est cette bataille de Karameh où les Israéliens ont laissé tant de matériel et tant d'hommes, qui a le plus contribué récemment à faire relever la tête aux Arabes en général et surtout aux Palestiniens.

Pendant des jours, les informations et les photos du matériel capturé et des destructions causées par l'agression ont rempli tous les journaux arabes.

Aujourd'hui, les Fedayine et les hommes de « El-Fath » se promènent en armes dans toute la Jordanie, librement. Le Gouvernement Jordanien envisage d'autoriser le libre port d'armes sur son territoire sans doute pour consacrer un état de fait. Désormais, les Palestiniens font « leur guerre ».

LES PALESTINIENS NE SONT PLUS SEULS

Le lundi 6 mai, dans tout le Liban se déroulaient les cérémonies officielles à la mémoire des martyrs qui, il y a cinquante ans, ont trouvé la mort en luttant pour la libération du pays de la domination turque. Rien de nouveau dans le scénario : fleurs aux statues, tables officielles, carafes d'eau, discours. Ce qui était nouveau cependant, c'était le ton de ces discours à la mémoire de la poignée de braves morts pour la liberté : il était moins question du Liban que d'habitude ; il était fait de plus en plus mention de la patrie arabe.

Ces mots trouvaient aussi dans une foule blasée un écho nouveau.

Le même jour, une émission de la radio israélienne en langue arabe menaçait la République Libanaise de représailles si elle continuait à permettre aux commandos de « El-Fath » d'opérer à partir de son territoire. Ce genre de menace a généralement précédé les attaques d'Israël contre la Syrie, la Jordanie et la R.A.U.

Partagés entre un souffle d'héroïsme et une saine prudence, les Libanais s'interrogent sur l'avenir. Pourtant, les prudents osent de moins en moins faire entendre la voix de la prudence alors que s'affirme le support populaire aux groupes d'activistes.

Le support aux Palestiniens, activistes ou non, ne vient d'ailleurs pas seulement des Arabes : depuis quelques années déjà, un groupe appelé « Americans for Justice in the Middle

East », composé principalement d'Américains établis au Moyen-Orient ou qui, ayant vécu dans la région continuent à s'activer pour la cause en Amérique, tentent de toutes les manières à leur portée de changer l'image que se fait le public de la question palestinienne.

Aidés de toute la documentation que mettent à leur disposition les Centres de Recherches de la Palestine et autres organisations similaires, renforcés de toutes les bonnes volontés qu'ils peuvent enrôler, sans distinction de milieu, d'origine ou de religion, ils répondent lettre pour lettre aux « Courriers des Lecteurs » qui dans la presse américaine conspuent les Arabes et demandent le « droit de vivre à Israël ».

Ils attaquent, partout où leur voix peut se faire entendre, l'image communément admise de l'Arabe bédouin sans attache, sans terre et sans instruction. Ils harcèlent les moyens d'information dont la majeure partie est contrôlée par les Sionistes et ne cessent de demander l'application des résolutions des Nations Unies condamnant Israël et demandant la restauration des droits des réfugiés.

En vain ? Peut-être. Mais, pour les Arabes, ces manifestations de sympathie constituent un précieux encouragement, outre qu'elles contribuent, par leur active amitié à améliorer un peu l'image tout aussi stéréotypée de l'Amérique et des Américains, conquérants, imposant leur loi sans respect pour les sentiments et les droits des gens.

Le Comité Balfour.

Une journaliste anglaise, Miss Irene Beeson, correspondante du London Observer eut, elle aussi, une idée. Avec l'aide d'un professeur de l'Université Américaine de Beyrouth, elle forma un comité destiné à lever les fonds nécessaires à l'insertion dans le London Times d'une publicité sur une page entière : « On demande un BALFOUR pour fonder en Palestine un

Home National pour 1.500.000 réfugiés ». Pour ceux qui n'avaient pas l'histoire moderne très présente à l'esprit, la précision suivante devait apparaître en plus petits caractères : « Arthur James Balfour, Secrétaire aux Affaires Etrangères Britanniques en 1917, permit au nom de son gouvernement, « d'aider à créer un « Home National » en Palestine pour les « Juifs, étant bien entendu que rien ne serait fait qui porterait « préjudice aux droits civils et religieux des communautés non-juives existant en Palestine. La façon dont cette promesse « a été remplie amena la création de l'Etat d'Israël 31 ans plus tard et le déplacement de près d'un million d'Arabes palestiniens. Depuis la guerre du mois de juin 1967, le nombre « de réfugiés palestiniens atteint un million et demi et continue « à augmenter de façon régulière ».

Le succès de l'initiative, grâce à l'assistance des journaux et d'un nombre toujours croissant de collecteurs bénévoles a été tel qu'à la date du samedi 4 mai, les fonds récoltés atteignaient 18.830 dollars (environ 940.000 frs. belges).

Les étudiants de l'Université Américaine de Beyrouth organisèrent une journée de collecte. Les journaux dans tout le monde arabe donnèrent la plus large publicité à l'initiative et, par chèques ou par petites coupures sous enveloppes, les donations affluèrent de toutes parts.

Lorsque le London Times accepta de passer la publicité sur une page, il publia également un article relatant les efforts faits par le comité « Ad Hoc » et le but de son entreprise, informant ses lecteurs de l'adresse à laquelle ils pouvaient envoyer leur contribution.

Le Comité était maintenant tellement riche, qu'il consulta également le New York Times, lequel accepta de prendre la même publicité sur une page et passa également un article. Les dons arrivèrent ainsi du monde occidental, grâce à la

coopération des journaux.

Actuellement, on envisage de passer la même publicité dans les journaux d'Europe Continentale.

Dans une conférence de presse du 8 mai, le « Comité Ad Hoc » rendait ses comptes des fonds reçus et de leur utilisation. Il répondait également à certaines critiques qui estimaient que cet argent pourrait être mieux employé.

Pour cela, deux illustrations : la première vient d'un donateur qui ayant approché un réseau d'activistes leur demanda s'il valait mieux donner l'argent au « Comité Balfour » ou aux commandos.

Réponse : « Donnez-le leur, la bataille comprend de nombreux fronts ».

Deuxième incident : Lorsque la présidente du comité elle-même au mois de novembre dernier, visitait un camp de réfugiés dans la vallée du Jourdain, en compagnie des membres du fonds des Nations Unies pour le secours aux réfugiés et d'une équipe de télévision, elle vit venir à elle un vieil homme qui balançait furieusement son bâton : « Nous ne voulons plus de votre charité » rugit-il « Vous avez pris des photos de nous pendant vingt ans et quel bien cela a-t-il fait ? Nous demandons justice et nous voulons rentrer chez nous ! ».

LES COMMANDOS

Juin 1967 — Napalm et destruction.

Le cinq juin mil neuf cent soixante-sept au matin, l'aviation israélienne se lançait sur Le Caire, Alexandrie et la vallée du Nil, détruisant au sol la majorité de l'effectif aérien de la R.A.U.

La « Guerre de Six Jours » était commencée.

Israël faisait éclater ses frontières.

A Jérusalem, Naplouse, Hébron, les combats faisaient rage ; les Israéliens délogeaient au Napalm l'armée syrienne fortifiée sur les hauteurs qui dominent Haïfa, envahissaient Ghaza, le Sinaï et la rive orientale du Jourdain. Sharm El-Sheikh qui contrôle le détroit de Tiran était occupé avant que les troupes kuwaitiennes chargées de sa défense y fussent parvenues. La population de Ghaza était massacrée, l'armée égyptienne, après avoir perdu la majorité de ses blindés, se repliait sur le Canal de Suez bloqué par les navires coulés. L'armée irakienne arrivait en hâte pour occuper ce qui pouvait encore être sauvé du royaume hashémite après les terribles pertes de l'armée jordanienne.

Cependant l'O.N.U. envoyait des observateurs, convoquait son Conseil de Sécurité, lançait des blâmes et des ordres de cessez-le-feu que les belligérants acceptaient tour à tour, jamais ensemble, jusqu'à ce que l'état Hébreu se jugeât satisfait des résultats acquis.

A Kuwait, les réfugiés palestiniens, les étudiants kuwaitiens et les ouvriers syriens, égyptiens, jordaniens, que des

semaines de communiqués belliqueux avaient enflammés, se présentaient en masse dans les bureaux de police transformés en centres de recrutement pour être rassemblés en colonnes de volontaires qu'on embarquait dans des camions et qui partirent... et furent bloqués en Irak ou leur présence sur les routes risquait de gêner les mouvements de l'armée régulière.

Le roi Fayçal promettait des avions.

Pendant ce temps-là, au Liban, la population s'agitait, réclamait l'intervention et le Gouvernement ordonnait le couvre-feu.

Sommets et boucs émissaires.

Après la défaite, le Président Nasser transformait de façon géniale une effroyable déroute militaire en un triomphe personnel pour accepter de rester à la tête de la R.A.U. sous la pression populaire « jusqu'à ce que toute trace de l'agression soit effacée ».

Il proposa aussitôt la réunion d'un sommet arabe pour dresser le bilan de la défaite et élaborer une politique commune face à la crise du monde arabe. Réunis à Khartoum, les Etats Arabes prenaient une série de résolutions dont les principales consistaient en une aide financière accordée par les riches aux pays qui avaient le plus souffert des récents événements.

Les pays qui avaient plus ou moins participé à la guerre prenaient des mesures d'austérité destinées à « effacer les traces de l'agression » et à venir en aide au roi Hussein et au Colonel Nasser dont les pays avaient été les plus sévèrement éprouvés et amputés.

En même temps, on se cherchait des boucs émissaires et il n'en manquait pas : les Russes, qui n'avaient pas tenu leur promesse d'assistance les Américains, les impérialistes en général, les Britanniques, qui avaient créé l'Etat Sioniste, les

généraux incapables...

Raid sur la Jordanie.

Le 21 mars 1968, attaque sur Karameh.

Deux colonnes blindées avec appui aérien, venues d'Israël, passent les ponts Allenby et Damieh pour attaquer le camp d'entraînement de Karameh en Jordanie, remontant au nord vers Arda et Dair Abou Saïd cependant que des hélicoptères lâchent des parachutistes sur les villages du sud de la Mer Morte où ils s'activent notamment à brûler des tentes de bédouins au lance-flammes.

150.000 hommes, 100 blindés, des avions, des hélicoptères.

Contre Qui ? Contre les organisations de Commandos qui opèrent à partir de la Jordanie.

Au champ d'honneur.

Au lendemain de la guerre de juin 1968, un jeune musulman libanais, Khalil Al Jamal, rejoignait l'organisation terroriste « Al-Fath » pour la libération de la Palestine. Après entraînement dans un camp de commandos en Syrie, il prenait part aux raids de l'organisation dans les territoires occupés.

Dix mois plus tard, Khalil Al Jamal rencontrait la mort sous la forme d'une patrouille israélienne avec laquelle son groupe s'accrochait. Son corps, ramené au pays à travers la Syrie, accompagné de membres de l'organisation commando en tenue de combat, arrivait à la frontière libanaise le 17 avril 1968.

A la frontière, le corps du héros tombé au champ d'honneur était attendu par cinquante voitures qui lui firent un cortège solennel jusqu'à la grande mosquée. Le Gouvernement Libanais s'était fait représenter au cortège par les administrateurs des différents districts traversés. Les églises de toutes les sectes

chrétiennes sonnaient le glas au passage du corps et la foule était telle qu'elle interrompit la circulation pendant une demi-journée.

A la mosquée même, les chefs religieux de toutes les confessions assistaient à la cérémonie ; la prière était conduite par le cheikh Hassan Khalil en personne, le mufti de la République.

Les banderolles brandies par les assistants affirmaient la solidarité islamo-chrétienne dans l'affaire palestinienne.

Mobilisez-nous !

Deux jours plus tard, à l'occasion du défilé militaire israélien dans Jérusalem conquise, un contre-défilé avait lieu à Beyrouth, groupant 100.000 manifestants en marche vers le siège du gouvernement. Les écoles fermaient pour permettre aux étudiants de participer à la manifestation ; par voie de banderolles, la jeunesse libanaise exigeait :

« Les étudiants libanais réclament l'institution d'un service militaire obligatoire » et « Mobilisez la jeunesse du Liban afin que Beyrouth ne devienne pas une deuxième Jérusalem ».

Et le Chef du Gouvernement, apparu au balcon de son Cabinet, annonçait sous les ovations :

« La nation arabe n'est pas morte et ne capitulera jamais...

« Elle est prête à offrir des centaines de milliers de Fedayin pour poursuivre la lutte...

« Le Gouvernement fournira des armes aux volontaires...

« Un projet a été mis au point pour instituer un service militaire obligatoire »...

Au-delà des déclarations de solidarité officielle, le Liban était redevenu arabe dans son peuple.

En dix mois, quel phénomène avait pu provoquer un tel revirement ?

Les commandos d'«El-Fath».

Si le Liban sceptique finissait par adopter une telle attitude de solidarité dans la masse de sa population, tous les peuples moins sophistiqués des autres Etats Arabes avaient depuis longtemps fait des commandos leurs héros, les vrais représentants de leur cause.

La nation arabe cherche un homme.

Celle que Mr Abdallah Yafi appelle généreusement la Nation arabe est hélas divisée de toutes les façons : géographiquement d'abord : depuis l'Irak à l'est au Maroc à l'ouest, combien de pays, combien de climats, combien de civilisations ! Lorsque les Turcs reprirent à leur compte les grandes conquêtes de l'Islam ils ne firent que consacrer la division du monde arabe. Depuis Mohammed, les Arabes cherchent un leader.

Pays divisés géographiquement, opposés par des régimes politiques incompatibles et par des différences de ressources économiques qui entraînent nécessairement l'envie et la méfiance, les Arabes ont une cause commune : la reconquête de la Palestine, terre sainte où cohabitaient sans heurts, musulmans, chrétiens et juifs, dans le respect mutuel, jusqu'au moment de la grande marée sioniste.

Bernés ensemble par les Grands de 1919, les Arabes ont fait de la Palestine la cause de tous, mais sous la direction de qui ?

A l'époque de juin 1967, le sentiment général était : « Maintenant ou jamais ». En effet, il semblait bien que jamais plus tous les états n'arriveraient à une telle unanimité sur l'action, les moyens et le choix d'un chef. Tous attendaient

Nasser... et les Juifs ont porté leur premier effort contre celui qu'ils redoutaient le plus.

Sommets, sous-sommets, pré-sommets.

Depuis, les sommets n'ont rien résolu et le commandement militaire unifié n'est plus qu'un mythe qui n'émeut personne.

Après l'attaque sur Karameh, Hussein réclamait un nouveau sommet.

Fayçal dit oui, dit non, dit peut-être. Les Syriens demandaient une réunion au sommet des pays Arabes progressistes. Les rois se réunissaient à Ryad (sans l'émir de Kuwait). Les « progressistes » se rencontraient au Caire.

Après une tournée du monde musulman, le Roi Hassan II rentrait chez lui sans terminer ses consultations, annonçant qu'il ne voyait « plus d'espoir d'une entente inter-arabe ».

Les commandos agissent.

Les journaux arabes donnent de plus en plus de place dans leurs colonnes aux actions de commandos, au détriment des conférences aux sommets, sous-sommets et pré-sommets.

L'Arabie Séoudite et le Koweït se décident à accorder une aide directe à l'organisation El-Fath « qui modifie la situation au Moyen-Orient ».

Les dirigeants de l'organisation sont reçus dans toutes les capitales. On sollicite leur point de vue dans les colloques. Tous les Gouvernements rivalisent d'efforts pour les aider. Les fonds affluent. Les volontaires aussi.

A l'époque de l'attaque sur Karameh, il y a un mois, ils étaient six cents. Ils sont trois mille aujourd'hui. Trois mille volontaires qui multiplient les raids sur les territoires occupés, de plus en plus audacieux, de plus en plus efficaces aussi. Depuis quelques jours, ils ne se contentent plus d'opérer

depuis les bases Jordaniennes, pour rentrer ensuite à la base : ils s'installent en territoire ennemi, y créent des réseaux de sabotage. Plus personne ne s'y trompe : ils rendent la vie impossible à Israël.

Les frelons.

Lorsque au mois de mai 1967, en raison du danger que constituait leur présence, les organisations terroristes étaient interdites partout, seule la Syrie leur donnait asile, les entraînait et leur permettait d'opérer à partir de son territoire. Harcelés, les Israéliens se firent de plus en plus véhéments, bombardèrent un peu la Syrie et menacèrent d'envahir le territoire pour mettre à la raison les commandos et leur protecteurs. La Syrie faisait appel à Nasser et aux accord de protection mutuelle existant entre les deux républiques... ce fut juin 1967. Les choses ont bien tourné pour Israël, mais ils avaient pris un gros risques. Ils l'avaient pris parce qu'ils y avaient été forcés.

Le 21 mars 1968, l'objectif de l'attaque sur Karameh, c'est encore les commandos, ceux installés maintenant sur le territoire jordanien. Cette fois, tous les observateurs sont d'accord, cette action d'Israël est loin d'être une victoire : leur projet éventé, les Israéliens trouvent le nid vide et le chemin du retour bien long sous les coups de l'armée jordanienne. Ils y laisseront un certain nombre de chars et d'hommes.

Ils y laisseront surtout vis-à-vis des Arabes leur réputation d'invulnérabilité et vis-à-vis du monde, le mythe du petit peuple courageux et opprimé. La légende du petit David a vécu.

Face à l'opinion mondiale.

Les Israéliens, maîtres des relations publiques, qui doivent l'existence même de leur Etat et les assistances de tous genres dont ils ont bénéficié en vingt ans à une opinion mondiale

judicieusement amentée, savaient ce qu'ils perdaient à se faire agresseurs.

S'ils l'ont fait, c'est qu'ils n'avaient pas le choix. Sous les coups répétés des commandos qui sabotent les routes, les installations, les communautés, il faut qu'ils craquent.

Pour les Arabes, l'incident a une énorme importance morale : si minime soit-elle, les Israéliens ont subi une défaite. En accusant le coup, ils ont rendu courage à tous ceux qui, persuadés du bien-fondé de leur cause, étaient totalement désabusés sur les moyens de la défendre.

Pour tous les Arabes, les commandos sont les héros qui ont trouvé le défaut de la cuirasse de l'ennemi, qui l'incommodent et lui font faire des fautes au point qu'il se met lui-même en accusation devant l'opinion mondiale.

Moshé Dayan annonce qu'il portera le terrorisme en territoire arabe. En un raid éclair, les Israéliens attaquent un chantier près d'Akaba, mitraillent les ingénieurs français du chantier, minent la route, s'attirant une fois de plus le blâme du Conseil de Sécurité et les protestations du Gouvernement français. Qu'importe, ils n'ont plus le choix. Ils ne peuvent plus se permettre de faire la cour à l'O.N.U., aux Etats-Unis, au Pape, à l'opinion mondiale : le 2 mai, malgré les protestations du monde entier désireux de protéger le statut international de la Ville Sainte, ils font passer le défilé militaire de l'Indépendance en pleine Jérusalem arabe, après avoir expulsé les habitants des maisons qui se trouvent sur leur parcours. Quelques jours auparavant, une charge de la police avait dispersé une manifestation de protestation des femmes arabes, en blessant une vingtaine.

Raids, représailles contre la population civile d'Hébron, brutalités à l'égard des femmes manifestantes, défi à l'O.N.U., autant de signes de nervosité que les Arabes interprètent en leur faveur.

Les hommes d'action.

Le peuple fournit les volontaires, les Gouvernements les armes.

Les différents groupements se rassemblent sous la bannière de l'organisation « El-Fath » « pour transformer » dit Mr Hammouda, président de l'Organisation pour la Libération de la Palestine (O.L.P.) « les actes de bravoure individuels » en une résistance organisée sur une grande échelle » cependant que les « politiciens arabes se contredisent (tous les « jours... » et que « leurs résolutions voient rarement le jour ».

Le jour anniversaire du massacre de Deir Yassine, ils réalisent 120 opérations de sabotage dans la même journée. Ils sont maintenant tellement riches qu'ils peuvent assurer une pension à vie à la femme et l'éducation des enfants des Fedayine tombés ou disparus en opération.

Les peuples arabes ont choisi : ils ont fait des commandos leurs héros. Là où les politiciens ont échoué, les hommes d'action ont réussi : ils ont fait l'unanimité des populations en leur rendant leur fierté.

Les leaders de demain sont parmi eux.

PROCHAIN CONTACT : DAMAS UN NUMERO DE TELEPHONE

Encore sous l'effet des mystères de Beyrouth, je croyais qu'à mon appel on allait venir me chercher dans un lieu à convenir. Je me dirige donc vers la Mosquée des Ommayades, l'un des rares endroits dont je connaisse le nom ici, afin de pouvoir signaler ma position.

En réponse à mon appel, une grosse voix amicale me donne le nom d'un quartier plus une foule d'indications que je ne saisis qu'à moitié. Je raccroche et me dirige vers la place de l'Etoile.

Comme je cherche un téléphone pour rappeler mon correspondant, un policier m'interpelle de sa guérite : « Qui cherchez-vous ? » « Quelqu'un dont je ne connais que le numéro de téléphone ». Il décroche le téléphone dans sa guérite, compose mon numéro, parle quelques instants. Son visage s'éclaire : « Ah ! Al Assifa ! Bien, je vous l'envoie ». Il donne encore la description de ma voiture puis m'indique le chemin.

Au contraire de Beyrouth, rien de clandestin ici : un grand immeuble d'un certain âge dans le quartier des ambassades abrite les bureaux de « Al Assifa », l'armée de « El-Fath », juste en face du bureau de police du quartier. Balançant mollement sa mitraillette, un très jeune homme m'attend sur le trottoir.

Le hall d'entrée est encombré de caisses. Dans l'escalier, des fils de fer barbelés accrochés à la rampe, peuvent rapide-

ment être tendus en travers du passage. Sur le palier du premier, le jeune homme 16 ans à peine reprend sa faction après m'avoir introduit. Plus tard, lorsque j'aurai acquis la confiance des gens d'ici, il ne fera aucune difficulté pour me laisser examiner sa mitraillette : c'est une arme de fabrication égyptienne, assez semblable, dans sa conception, à la vieille Sten de la dernière guerre mondiale. Les munitions sont américaines. Lorsque je poserai la main sur la mitraillette, il aura un geste automatique de vieux soldat : d'un coup de pouce, il fera sauter le chargeur. Il a 16 ans à peine.

Ceux qui s'affairent dans les bureaux ont un type commun : très bruns, larges d'épaules, athlétiques, cheveux drus et mâchoires carrées. Avec leurs yeux rieurs par-dessus leurs grosses moustaches, ils ont un air de famille.

L'homme qui me reçoit en l'absence du chef, parti ce matin au Caire, est un jovial géant d'une trentaine d'années. Il est vêtu de kaki : veste de campagne aux larges poches, très usée et décolorée, chemise à col ouvert, pantalon de toile. Rarement j'ai reçu un accueil aussi chaleureux : au bout de quelques minutes, ils sont six autour de moi, assis sur les tables ou appuyés contre les murs, à me questionner : « Comment j'ai eu l'idée d'écrire « l'histoire des mouvements de « libération » — « Si je connais la Palestine » — « Ou j'ai « appris l'Arabe » — « Si les gens en Europe se rendent « compte de la situation ». A croire que c'est moi l'interviewé.

A une table dans un coin, un jeune homme passe en revue un interminable assortiment de journaux : il recopie tout ce qui a trait à « El-Fath » et à ses commandos de « Assifa ». Ces extraits seront polycopiés et distribués dans les camps. Ainsi, ceux qui vivent dans les grottes du désert sauront qu'ils ne sont pas ignorés du reste du monde.

Seul personnage en civil, un grand maigre à l'air souf-

teux fait tourner son chapelet entre ses doigts à une vitesse inquiétante. Il me questionne : « Est-ce qu'au moins vous connaissez l'histoire de « la Palestine ? » Je le rassure mais déjà d'autres questions m'accablent : « Vous savez que... » « Et entre autre... » « N'oubliez pas de mentionner... » Ils attachent une importance énorme à l'opinion de l'Europe. Etre mal compris serait aussi tragique pour eux que de perdre leur guerre.

Ils sont très émus qu'un Occidental s'intéresse à leur aventure au point d'abandonner tout autre travail pour la raconter.

Ils me le confirment encore lorsque je demande à accompagner les Fedayine en opération :

— « Et si tu te fais tuer, qui est-ce qui écrira pour nous ? »

Dans l'antichambre, sous la garde du jeune homme à la mitraillette, une vingtaine de jeunes gens s'alignent sur des bancs ou longent silencieusement les murs en lisant les affiches : proclamation de force et de détermination de Assifa, rappels d'actes héroïques, communiqués militaires, quolibets à l'adresse de Moshé Dayan et aussi... les noms et les photos des morts... Il y en a beaucoup : Assifa ne croit pas aux mensonges inutiles.

Le 28 avril, lors d'un accrochage à Ain Arous, au sud de la Mer Morte, Israël s'est vantée d'avoir anéanti une patrouille : 12 hommes, 12 morts. Assifa a composé pour eux une affiche commune avec les portraits et l'histoire des « martyrs » : ils sont douze, le compte y est. Le plus jeune, Moussa Burhan Khlaifa avait juste 18 ans, Younès Zaki El Ataouni avait 52 ans.

Ceux qui tombent à la guerre sainte trouvent immédiatement leur place aux genoux de Dieu.

Les jeunes gens dans l'antichambre, 17 à 20 ans, ce sont des Libanais qui sont venus s'enrôler. A pied, en taxi, en camion, sans bagage, ils sont venus. Certains ont quitté l'école, la maison ou la ferme sans prévenir. On croit à une fugue ; on les cherche dans les champs ou dans les boîtes de nuit de Beyrouth. Ceux qui n'ont pas les papiers d'identité nécessaires pour passer la frontière ont franchi les montagnes la nuit.

Le premier accueil, pour eux, ce sont les portraits des morts dans cette antichambre.

Mais les camps d'entraînement sont pleins. On prendra leur nom, leur adresse et on les renverra chez eux, désappointés, en leur promettant de les appeler au moment opportun.

Deux nouveaux venus font leur apparition : ce sont deux jeunes employés du bureau de Damas qui viennent d'endosser leurs tenues camouflées. Ils paradent. Ils rejoindront un camp demain ; l'un d'eux porte encore ses chaussures civiles : des chaussures noires à décoration perforée, avec des chaussettes rouges.

Sont-ils heureux ! Ils parlent, parlent...

Moi je me sens très déprimé tout-à-coup. Ces deux enfants, pâles encore de la vie de la ville, ces jeunes Libanais déterminés dans l'antichambre et même les athlètes qui m'entourent, hâlés par le désert, mâchoires dures, gros bras, larges poitrines, avec leurs bons yeux noirs qui ne me quittent pas : il faut si peu, une balle, un éclat d'obus, un peu de napalm pour les réduire à l'impuissance, à la souffrance, la fièvre, la peur, la mort.

Je songe aux affiches ; le martyrologe de Assifa compte déjà quatre cents noms.

Quatre cents qui ne verront plus le jour se lever sur les collines bleues, qui n'observeront plus, au printemps, la retraite

des fleuves de neige sur l'herbe déjà verte des montagnes. Quatre cents qui ne verront plus la douce lumière du matin dessiner en traits d'or les petites maisons de pierre blanche aux pentes des vallées, les jardins plantés de cyprès, les coupoles bleues et les minarets.

Ils ne joueront plus avec les enfants, ces agiles petits enfants arabes aux grands yeux de velour brun dans leurs têtes rondes.

Ils ne verront plus ces enfants grandir dans les camps de réfugiés, à la merci de la charité des Nations Unies. Ils ne les verront plus prendre leur leçon d'écriture assis par terre sous les tentes et ne connaîtront plus l'angoisse de les voir grandir, sans patrie, sans instruction, sans espoir.

Et le soir, ils ne s'assieront plus aux terrasses des pâtisseries pour regarder passer les jeunes filles, fines et droites sous leurs voiles blancs et leurs longues robes rouges ou bleues, la cruche sur la tête ou les cahiers d'école sous le bras.

Quand la balle ou la baïonnette les a frappés, lorsqu'ils sont tombés sanglants, brûlés, déchirés, ont-ils crié « Vive la « Palestine » avec un élan de haine vers l'ennemi qui a eu le dessus une fois de plus, une dernière fois, ou ont-ils pensé à la famille qui attend, dans la maison ou sous la tente, à la fiancée, fière mais un peu effrayée, à la mère qui prie pendant que son fils meurt sur le sable.

Où peut-être ont-ils souri en imaginant déjà, leur portait sur les affiches ?

Je n'ai pas encore vu le front et déjà, je connais la lassitude des combats.

On m'entoure. Le Chef me parle.

— « J'ai téléphoné à Amman. On t'attendra là-bas. Si tu

« es prêt à vivre dans les grottes, à avoir froid la nuit, chaud
« le jour, à marcher cinquante kilomètres et à manger du
« pain et du fromage pendant des jours, tu es le bienvenu. »

Il me serre la main, heureux :

— « Bienvenue, Frère. »

J'ai honte. Devant ces visages souriants et confiants qui m'appellent «Frères», j'ai l'impression de tricher.

Il est vrai que depuis bientôt quatre ans que je connais le pays et les habitants, que je parle la langue et respecte les coutumes, j'ai appris à dire d'emblée le mot qui rapproche.

Mais comment leur faire comprendre que malgré mon amitié pour les hommes et ma sympathie pour la cause, je n'ai pas, moi perdu mon pays et que ma présence n'est pas entièrement désintéressée. J'abandonne, découragé : quoi que je dise, ce sera un demi-mensonge car ils sont trop entiers, ils ne connaissent pas les vérités nuancées. Si je leur dis que je fais un métier, est-ce tout à fait vrai ? Et si je les laisse croire que ma présence parmi eux est dictée par le même idéal que le leur, suis-je sincère ?

Ils sont naïfs, simples. C'est pour cela que je les aime mais c'est dur de tromper ses amis.

Je ne suis pas resté longtemps à Damas : j'ai déjeuné avec mes nouveaux amis dans un petit restaurant tapissé de proclamations puis j'ai repris la route d'Amman.

Le pays est pauvre : une terre rougeâtre crevée de roches crayeux, quelques villages bas, de grandes tentes abritant les bédouins au milieu de leurs troupeaux : moutons, chameaux, chevaux, toute leur richesse mobile, cherchent leur subsistance parmi les pierres. Les collines s'élèvent vers les hauteurs du Gholan, que les Israéliens, il y a bientôt un

an, ont conquises au lance-flamme. Cette année, le Club Méditerranée y organise une excursion.

A proximité des lignes ennemies, dans un camp, cent cinquante enfants de douze à quatorze ans apprennent le maniement des armes et poursuivent leur formation politique.

Samedi 11

Amman, répandue sur trois montagnes, entre deux vallées confluentes, grouille d'une activité paisible sous le soleil. Sur ses pentes alternent les maisons et les jardins et les sommets s'ornent de mosquées aux minarets gracieux, dressés devant le ciel.

Au bas de la vieille ville, la rue Hashimi, nommée d'après la famille royale, donne le spectacle de la joyeuse confusion habituelle aux villes arabes : profusion de petits ateliers et de magasins, autobus bariolés venus de Damas ou de Bagdad avec leur chargement de peuple et de marchandises, des poules dans des caisses à claire-voie, des tissus en balots, des légumes et des fruits dans des paniers, un mouton quelquefois. Les taxis zigzaguent d'un trottoir à l'autre, cherchant les clients. Montés sur leurs ânes, des paysans mènent des sacs de leurs produits vers les marchés. Un cheval honteux traîne une petite citerne de mazout sur deux roues, pour la vente au détail.

Coiffés d'un incroyable casque bleu à la pique chromée, qui rappelle les lanciers du Bengale, les policiers, au milieu de cette marée, font ce qu'ils peuvent.

Le peuple est nombreux. C'est un peuple sain d'hommes droits et musclés, à l'air résolu. Chafic m'avait dit que chacun ici est un Fedaï en puissance. En prenant le thé avec un groupe d'ouvriers, ce thé fort et sirupeux qu'on boit dans des verres, j'essaie d'imaginer une organisation capable

d'armer et de discipliner cette foule virile.

Combien sont-ils ? La région d'Amman, après la guerre de juin 1967 a accueilli un demi-million de réfugiés supplémentaires. Parmi eux, une profusion d'hommes jeunes. Une armée qui attend.

Ici, les Fedayine forment le principal sujet de conversation. Ils font d'ailleurs ce qu'il faut pour se rappeler à l'attention : chaque vitrine arbore, côte à côte les affiches des organisations El Fath et Front Populaire : communiqués militaires, compte rendus d'opérations et, toujours, les portraits des morts.

L'armée d'ailleurs, ou plutôt les armées sont partout : les véhicules militaires jordaniens et irakiens contribuent pour une bonne part à la confusion du trafic et il semble qu'on soit continuellement occupé à déplacer du matériel et des hommes en vue de mystérieuses missions. Camions, véhicules blindés, canons, jeeps et aussi les land-rovers montées par les fedayine en smock, le fusil mitrailleur entre les genoux, la face cachée le plus souvent d'une grande koufia noire et blanche qui leur pend sur l'épaule.

L'importance véritable des organisations de Fedayine, je ne la connaîtrai d'ailleurs que plus tard, lorsque je vivrai dans un camp de réfugiés.

Le soir de mon arrivée, j'ai garé ma camionnette sur la montagne du château. C'est un site archéologique surprenant, ou côtoient les temples romains et la citadelle arabe. Il fait un clair de lune comme seul l'Orient et la ville tout entière s'étale, paresseuse, à mes pieds. Posés en rond au bord de la terrasse, devant le musée, les sarcophages de pierre des premiers rois d'Amman forment un rempart au-dessus de la pente raide qui descend vers la ville.

Amman s'étend à l'infini : grande ville de petites maisons pauvres, huttes de boue et de tôle ondulée, ruelles tortueuses, alternativement lits de cailloux ou fleuves de boue, c'est une ville de réfugiés.

Derrière le musée, tapie sous ses filets, une batterie anti-aérienne surveille le ciel.

AMMAN — BAQA'A.

Mes amis à Damas m'avaient fixé comme prochaine étape le camp de réfugiés de Baqa'a.

La route de Amman à Jarash se fraie un passage à travers des collines de plus en plus hautes, creusées de wadis profonds, dans un paysage aride de pauvres pâturages crevés de rochers crayeux. A quelque distance de Zuweileh, sur un kilomètre le long de la grand route et à perte de vue vers l'est, envahissant les premières pentes de la montagne sèche qui bouche l'horizon, les 7.000 tentes du camp de Baqa'a couvrent la superficie d'un petite ville.

Rassemblées hâtivement après la destruction des camps du Jourdain au mois de mars dernier, ces tentes offertes par tous les pays du monde présentent l'assortiment le plus disparate d'abris provisoires qu'on puisse rêver : des campeurs ont offert leur abri de vacances : une tente qui servait de refuge à deux personnes pour une quinzaine de jours fait maintenant un logement pour six. Les plus grandes tentes militaires, six mètres sur quatre, se partagent entre trois familles. Il y en a de hautes, de basses, des octogonales, des carrés, jaunes, bleues, kaki. Certaines sont munies de moustiquaires, d'autres n'ont pas de porte. 40.000 personnes sont parquées ici.

Il n'y a d'ailleurs pas de tente pour tout le monde : 1.000 familles attendent encore la leur et se débrouillent comme elles peuvent : douzaine de sacs à pommes de terres cousus

ensemble donnent, sinon un abri, une illusion d'intimité à dix personnes. Les derniers arrivés posent leurs biens, généralement une ou deux valises et une couverture par personne, en un endroit dégagé dont ils font leur domaine, puis vont aux nouvelles chez le chef de camp surchargé de demandes d'assistance. En attendant une meilleure solution, ils dormiront à la belle étoile, en rond autour des débris de leur ménage.

Inlassablement, un vieillard recoud à la ficelle, les lambeaux incolores qui lui font un abri de la taille d'un cercueil, et que le vent fait éclater.

Le temps est relativement élément; la chaleur du jour et la fraîcheur de la nuit sont une bénédiction comparés aux rigueurs de l'hiver mais le climat des montagnes est rude pendant les mauvais mois de l'année et beaucoup n'ont pas de matelas pour dormir sur la terre froide.

Le terrain en contrebas de la route, est rouge, boueux. Les pieds nus des enfants, le bas des tentes, reproduisent uniformément cette couleur rougeâtre.

A quelque distance du camp, une station de pompage fait monter des entrailles de la terre une eau au goût poussièreux qui est distribuée, douze heures par jour, par une douzaine de fontaines disséminées dans le camp. Comme il n'y a pas de système de drainage, des fleuves de boue rouge s'écoulent depuis ces fontaines languissamment et serpentent entre les tentes.

De cent mètres en cent mètres des guérites de tôle ondulée sont posées au-dessus de fosses sceptiques heureusement bien conçues. Ces commodités sont insuffisantes et on creuse de profondes tranchées entre les tentes, pour l'usage des enfants autant que pour se débarrasser des ordures ménagères.

Il y a bien entendu des boutiques : sous quatre tôles, sous une tente ou même en plein vent, quelques caisses à oranges empilées servent d'étagères pour exposer les produits indispensables à la vie d'un ménage pauvre : quelques boîtes de conserves, une lampe à pétrole, des aiguilles, une douzaine de paquets de cigarettes.

Entouré de cent mouches et de deux cents enfants, un boucher amateur dépèce un mouton à même la terre, pour en accrocher les morceaux à un piquet fiché en terre, comme un mât de cocagne.

Je suis à peine arrêté au croisement des allées centrales que ma voiture est assiégée par une armée de moutards qui battent la tôle de leurs poings en hurlant : «Le chien ! Le chien.» Il faut dire que mon chien-loup, Brutus, dans toute la beauté de ses trois ans à l'habitude d'attirer l'admiration des enfants partout où nous nous présentons. Depuis de longs mois, j'ai appris que pour me faire des amis, mon chien m'est plus utile que ma bonne mine.

On m'avait dit à Damas : «Nous envoyons un message « à celui qui doit te recevoir. Il connaîtra la description de « ta voiture et il viendra à ta rencontre». Il s'agissait de respecter un minimum de discrétion dans un pays où Fath n'opère pas officiellement. Et me voici au milieu d'une marée hurlante, vociférante, dépenaillée, sans cesse grossie de tous ceux qui à la vue d'un attroupement, sortent des tentes, se lèvent des ruisseaux où ils étaient vautreés, lâchent la main de leur mère ou abandonnent la corvée d'eau pour venir voir.

Brutus les fascine et les terrifie. Les petites filles, bien entendu les plus effrayées, sont au premier rang. Une gamine aux cheveux en tire-bouchons, le visage tout rond avec de grands yeux pleins de frisson s'avance sur ses pieds nus, frotte le dos du chien d'une main potelée et s'enfuit en hur-

lant à travers la foule en délire qui fait la chaîne pour lui barrer le passage. Ils sont couverts de terre, ils ont les pieds nus, leurs genoux crèvent les pantalons, les garçons ont les crânes rasés et la face brûlée de vent et de soleil, les cheveux longs des filles ne voient pas souvent le peigne. Par-dessus tout, ils sont bruyants, excités, gais, vigoureux et semblent pleins de santé.

Comme Brutus s'occupe à peine d'eux, tout au repas que je viens de lui offrir pour le faire tenir tranquille, ils s'emhardissent :

— «Comment il s'appelle ?»

— «Brutus.»

— «Bloutous ! Bloutous !» Ils l'appellent tous à la fois, de toutes parts, de toutes voix : voix enjôleuses des petites filles, voix stridentes des garçonnetts, voix fausses des plus grands qui hésitent entre deux âges.

— «Qu'est-ce qu'il mange ?»

Je venais de lui donner une poignée d'os crus, générosité d'un boucher de Amman.

— «Les os de Moche Dayan»

— «Yiiih !»

Je sais que c'est idiot mais je dirais n'importe quoi pour amuser un enfant.

S'avançant dans le cercle, un bon homme d'une dizaine d'années me fixe droit dans les yeux :

— «Pourquoi pas Lévi Eshkol ?»

— «Il l'a mangé hier.»

— «Yiiih !»

Mes gosses dansent, mes gosses trépignent.

Ils ont de quatre à quinze ans. Ils sont tous nés après le premier exode, en exile, réfugiés pour la deuxième ou la troisième fois; depuis le plus jeune âge, ils apprennent la haine et les noms de ceux qu'il faut haïr.

Je passe la main sur le crâne tondu d'un gamin près de moi.

— «Graine de Fedai, hein ?»

— «Lui c'est un Fedai !»

Son index se pointe vers l'un des plus grands, mince, négroïde, qui bombe son torse de poulet sous l'apostrophe.

Je lui demande; «Fath ?»

— «Oui» Il resplendit. Tous les regards sont fixés sur lui.

— «Tu connais Salah ?»

— «Oui, il vient ce soir !»

Je regarde ma montre : deux heures. J'ai le temps d'aller me promener, étudier la topographie des environs ou même de faire quelques mises au point nécessaires à ma voiture. Je reviendrai ce soir.

Mais voici que s'avance, indécis, un policier à grosse moustache qui tente de disperser mes nouveaux amis. De la voix, du geste, il essaye d'effrayer, en vain. Comme des moineaux, ils s'éparpillent pour revenir aussitôt.

Il veut les raisonner :

— «Vous ennuyez l'étranger !»

— «Ce n'est pas un étranger !»

— «C'est un Arabe !»

— «Non, c'est un Français !»

— «C'est un Juif !»

— «C'est Moshé Dayan !»

— «Non ! Il a tué Moshé Dayan !»

Le policier menace :

— «Le chien va vous mordre !»

Mais ils n'ont déjà plus peur : ils scandent : «Bloutous !
«Bloutous !» Il ramasse un caillou, mais sans conviction : ils savent bien qu'il ne voudrait pas blesser un enfant.

Le malheureux policier tente de s'exuser auprès de moi, comme s'il était responsable de cette marmaille désœuvrée. Je le rassure : «Je ne faisais que passer...» Je m'éloigne jusqu'au soir.

Sous le premier assaut des enfants, j'avais eu l'idée de prendre quelques photos, mais le cœur serré de honte devant leur regard réprobateur, j'ai vite rangé mon appareil. Dans les yeux de ces enfants, j'avais cru lire le même reproche que le vieux avait fait à Irène Besson : «On nous a assez photographiés !»

Je suis revenu le soir, arrêté au même endroit, immédiatement entouré d'une foule de moutards semblables à la foule du matin. Tout aussitôt, je suis rejoint par un policier qui, faute de pouvoir disperser mes admirateurs, se fraie un chemin dans la mêlée et se tient à côté de moi, souriant, interrogateur.

— «Je suis désolé» lui dis-je «je n'avais pas l'intention
« de faire une telle sensation mais j'attends un ami qui m'a
« donné rendez-vous ici.»

— «Il habite le camp ?»

Je n'en sais rien et je le lui dis.

— «D'où le connaissez-vous ?»

— «Je ne le connais pas mais lui me connaît. Il s'appelle Salah». (C'est ce qu'à Damas on m'avait recommandé de dire au cas où les policiers s'interrogesaient sur ma présence dans le camp), je comprends que cela signifie quelque chose pour celui-ci car il ne me demande pas «Salah comment ?» Dans les pays Arabes, tout le monde a au moins deux noms. Au lieu de cela, il me dit simplement : «Venez près des tentes de la police, les enfants ne vous gêneront pas là-bas».

Je m'exécute et nous nous retrouvons bientôt sur la route, devant le campement de l'équipe de police du camp, à fumer, boire du café et bavarder de choses et d'autres, lui, un autre policier et moi, cependant qu'à distance respectueuse, les enfants forment un cercle d'où partent des cris de défi à l'adresse d'un Brutus somnolent. De temps en temps, l'un des policiers lance un petit cailloux, comme s'il avait l'ambition de chasser ces jeunes badauds.

Mes deux policiers ont le type Bédouin : petits, secs, tout en pommettes et en sourires.

— «Ton ami connaît la voiture?» me demande l'un.

— «Il doit avoir reçu la description d'un ami commun à Damas.»

Il hoche la tête d'un air entendu. L'autre a disparu dans la pénombre qui envahit le camp.

— «Il ne pensera peut-être pas à te chercher ici.»

— «C'est vrai» dis-je «Je vais faire un tour pour me montrer».

Il me serre la main avec chaleur et je m'en vais tout doucement, poursuivi par deux cent moutards qui hurlent et battent la mesure du matin mais il est introuvable.

Il fait tout à fait nuit lorsque je me gare sur la grande route, face au camp.

Presque aussitôt, je suis rejoint par trois jeunes hommes sortis de l'ombre. L'un d'eux vingt ans, blond, bouclé, me serre la main et sans un mot, m'entraîne sur une pente qui s'élève, caillouteuse et malaisée, jusqu'à un petit bâtiment de ciment caché par un creux du terrain.

Là se tient un homme de vingt-cinq ans environ, mince, brun, le visage dur. Un instant j'ai l'espoir d'avoir enfin trouvé Salah. En trois mots, il a disposé mes gardes du corps : deux derrière moi, le troisième au guet.

— «Tu cherche Salah ?»

— «Je ne le cherche pas : je l'attends.»

— «Il te connaît ?»

— «Quand il aura reçu un message de mes amis, il me connaîtra et il viendra me chercher.»

— «A Baqa'a ?»

— «A Baqa'a.»

— «Et s'il ne vient pas ce soir ?»

— «Je reviendrai demain.»

— «Pas de message ?»

— «Non. Celui qui viendra de la part de mes amis de Damas sera celui que j'attends.»

— «Comment doit-il te reconnaître ?»

— «A ma voiture.»

Il réfléchit un instant.

— «Salah est très occupé,» dit-il.

— «J'attendrai.»

— «Bon, je lui dirai que tu es là. Reviens demain à dix heures.»

— «Du matin ?»

— «Oui.»

Je suis retourné dormir sur la montagne du château. En mettant à jour mes notes de voyage avant de m'endormir, je me suis demandé plusieurs fois si celui que j'avais vu était Salah.

Salah est finalement venu. Après deux jours d'attente, je l'ai vu arriver, grand, le visage soucieux, vêtu de Kaki, un pistolet à la ceinture.

Au fil des jours, nous sommes devenus amis. J'ai pu apprécier la droiture de son caractère, sa générosité, la tendresse et la simplicité de son cœur. Mais avant de se livrer, il m'a soumis à une épreuve : depuis deux semaines, sur son invitation, je vis dans un camp de réfugiés.

Il y a bien un règlement qui interdit les visites d'étrangers et en particulier de journalistes, sauf sous la conduite des fonctionnaires du Ministère de l'Information qui guident les professionnels de la pellicule et leur indiquent ce qu'il y a d'intéressant à photographier : les tentes écoles, les hôpitaux de campagnes offerts par l'armée irakienne, les cliniques préfabriquées venues d'Allemagne de l'Ouest, le four à pain. Mais ce règlement n'existe pas pour un invité de Fath : les policiers me saluent amicalement, je fais la causette avec le directeur du camp, les employés des Nations Unies et les médecins de la clinique me livrent tous les secrets qu'il me plaît de découvrir.

Mais c'est surtout la population qui m'intéresse et j'ai

été rapidement adopté. En vivant dans une famille, il ne m'a pas fallu longtemps pour être au fait des mille petits incidents qui constituent la vie quotidienne, les petits secrets, les menues intrigues et surtout, sous un apparent fatalisme, la profonde misère.

Pour un Européen, le plus difficile à admettre dans cette vie d'une ville de toile jetée au hasard des arrivées, c'est qu'on n'est jamais seul. Même sous la tente, même la nuit, on n'échappe pas aux disputes des voisins, à l'inquisition des milliers de gosses qui traînent de tente en tente, à la sympathie parfois envahissante de ceux qui n'ont rien de mieux à faire que de venir voir, s'asseoir sous la tente, pendant des heures, à échanger des verres de thé et de menus propos.

Lorsqu'ils ont quitté la Palestine, ils ont abandonné des maisons, des fermes, des emplois qui leur donnaient une dignité en leur permettant de satisfaire des ambitions souvent modestes, mais à la mesure de leurs moyens. Depuis 1948, ceux qui ont pu trouver de la place se sont installés à Amman ou ailleurs, se sont construit des huttes de boue ou de ciment, basses, exigues, mais capables de soutenir les assauts de l'hiver et du soleil alternés. Lorsque le hasard des guerres successives leur a permis de se fixer suffisamment longtemps au même endroit, les hommes généralement se sont trouvés une occupation : ils se sont faits boutiquiers, camionneurs, cafetiers, mécaniciens, employés de postes ou garçons de courses ; ils ont vécu.

A Karameh, à Damia ou ailleurs, dans les camps installés le long du Jourdain, là où la terre était suffisamment fertile, ils avaient des jardins, de petits potagers, des bâtiments dans lesquels ils pouvaient faire vivre leurs familles, des écoles pour leurs enfants.

Ceux qui sont ici sont réfugiés pour la deuxième ou la

troisième fois. Ils n'ont plus rien et, ce qui est pire, ils n'ont rien à faire.

Ils vivent d'une ration de farine et de sucre. Quand ils n'ont pas d'argent pour payer le four, ils font cuire le pain sur une tôle au-dessus d'un feu de bois ou de bouses sèches. Lorsqu'un homme trouve un petit emploi, il fait vivre dix personnes et trouve encore le moyen d'avoir des générosités pour ses voisins.

Au milieu de cette torpeur, la présence d'un étranger qui vient vivre avec eux, qui peut leur parler, les écouter surtout, est un don du ciel. Au bout de quelques jours, même les femmes sortent de leur réserve et m'arrêtent au passage pour que je les photographie avec leurs enfants.

Je suis assis par terre devant une tente, à boire le café. Mes hôtes sont deux vieux sans famille, lui ses courts cheveux blancs coiffés d'un bonnet de satin, son long ghoubaz gris ouvert sur son pantalon à la turque; elle, docile comme un enfant après sans doute quarante ans d'obéissance, court sur sa taille épaisse pour offrir quand même à l'étranger une hospitalité digne des traditions: le café juste à point dans de petites tasses de cuivre, quelques biscuits fabriqués avec les rations de survie, l'eau pour les mains, un coussin pour mes reins.

— « Frère ! » dit une voix derrière moi.

C'est une jeune femme au visage plein, un sourire éclatant dans sa peau brune et ces yeux brillants qui ne me laissent jamais indifférent. Elle tient dans ses bras un garçonnet de deux ans à peu près, que j'ai photographié hier en train de taquiner mon chien.

« Frère ! » dit-elle « tu as fait une photo de Mohammed.
« Tu me la donneras ? »

— « Bien sûr, » lui dis-je. Elle reste devant moi, indécise, souriante, dans sa longue robe noire à fleurs rouges.

— « J'en ferai encore, si tu veux. »

— « Tu n'en as fait qu'une ? »

— « Oui, mais j'aimerais le photographe dans les bras de sa mère, demain, lorsque la lumière du matin te fera justice ».

Elle rougit de plaisir et s'enfuit vers son mari qui fume, silencieux, sous sa tente.

Mes hôtes sourient en silence.

Si j'étais Raphael, c'est ici que je viendrais chercher les modèles pour mes Vierge Marie.

Les femmes du camp sont admirables.

Accroupies devant de grands plats d'eau savonneuse, elles font la lessive qu'elles étendront entre les tentes. Devant de petits fours de terre ou des réchauds à essence, elles composent les repas avec les produits du pauvre marché local, lorsque les hommes apportent de l'argent, avec les rations de farine, de sucre ou de graisse dans les mauvais moments, et elles réservent toujours la part du visiteur éventuel.

Elles sortent les nattes pour les brosses, battent la terre de leurs pieds nus pour l'aplanir.

De leur démarche gracieuse, les épaules en arrière, la tête bien droite sous la cruche, et les bras ballants, elles vont à la fontaine chercher l'eau dont elles empliront les jarres de terre plantées devant les tentes.

Elles déploient des trésors d'ingéniosité pour gagner de l'espace sous les abris de toile, empilant les matelas et préservant de tous leurs efforts, un havre de propreté et d'ordre au

milieu d'un monde de boue.

Elles dirigent les filles en âge d'aider au ménage allaitent un bébé, torchent les autres, et portent sans doute celui de l'année prochaine.

Elles sont vêtues de longues robes serrées à la taille, brodées de guirlandes de fleurs multicolores, or sur noir ou rouge sur bleu. Le fin voile blanc qui pend sur leurs longs cheveux noirs jusqu'à la taille leur donne un air de mystère. Elles ont les joues douces, le nez fin, la lèvre tendre.

Leurs yeux rêvent sous leurs longs cils baissés. Elles sourient.

Pour elles, la vie continue.

Ce sont les femmes de Palestine.

Issus d'une civilisation orale, il reste aux hommes, grâce au ciel, la palabre pour les désennuyer.

Interminablement, dans les cafés improvisés sous un auvent fait de bois blanc et de toiles à sacs, ils parlent. Il suffit d'aligner deux tables bancales faites d'épaves multicolores et six tabourets à fond de paille sur la terre rouge pour créer un club.

Lorsqu'ils ont fini de rassembler des débris de bois dont ils feront des meubles élémentaires, de creuser les tranchées à ordures devant leurs tentes ou d'explorer les environs à la recherche d'un emploi temporaire, ils reviennent flâner au camp. Dans les allées centrales transformées en marché, il errent par petits groupes. Ils s'arrêtent devant les autobus pour voir qui arrive, traversent l'allée et s'abattent, cinq, six, sur les tabourets autour des tables basses. Ils s'offrent des tournées de thé.

Ils parlent.

Lorsque la conversation languit, quelqu'un tourne le bouton d'un poste à transistors; il y a toujours un communiqué quelque part: une action d'El-Fath, une déclaration d'Abdul Nasser, des mouvements de troupes en Israël. Hochant la tête d'un air entendu, quelqu'un arrête la radio et commente le commentaire.

On parle.

Ils errent de tente en tente, saluent l'un, saluent l'autre, nouent des connaissances, échangent des nouvelles avec les nouveaux arrivés. On accepte une tasse de café et on parle.

Des disputes éclatent, des clans se forment, des intrigues se nouent, on se reconcilie, et patati et patata...

Je suis assis à l'écart, sur la pente d'herbe rare qui domine le camp. Un jeune homme blond, vingt-deux ans à peu près, les joues creuses, me salue et s'arrête près de moi.

— « Etranger ? »

— « Français ».

Il s'assied, me serre la main et prononce les paroles de bienvenue.

— « Depuis longtemps en Jordanie ? »

— « Deux semaines environ ».

— « Touriste ? »

— « Si on veut... »

Il me considère avec suspicion.

— « Qu'est-ce que vous pensez de la situation ? »

— « Quelle situation ? »

Un geste de la main vers le camp.

— « Les Palestiniens... »

Je ris.

— « C'est une vaste question, vous ne trouvez pas ? »

Son front se plisse. C'est un tic chez lui. Il cherche ses mots. Moi, ce matin, je n'ai justement pas envie de me prêter à des palabres stériles. Lui a visiblement l'intention de me faire dire les mots qui lui feront plaisir à entendre.

— « Est-ce que vous trouvez normal que tout un peuple « soit obligé de vivre comme ça ? »

— « Vous savez », lui dis-je pour le décourager « dans « les circonstances présentes, il m'est difficile de vous dire « oui. Même si je pensais que les Palestiniens n'ont que ce « qu'ils méritent, je ne me risquerais pas à vous le dire ».

Il ne rit pas. Il a le front buté, le menton dur. Il est décidé à engager la conversation malgré ma réticence.

— « A votre avis, quelle est la solution ? »

— « Vous connaissez la réponse aussi bien que moi : la « guerre ».

— « C'est vraiment ce que vous pensez ? »

— « Oui, mais pas la guerre classique dans laquelle les « pays arabes se font battre à chaque fois. Dans une guerre « de matériel vous n'avez aucune chance ».

— « Nous sommes cent millions... »

— « C'est ce que vous répétez depuis vingt ans ! » Ca y est, je me suis laissé entraîner à la discussion que je voulais éviter. « Vous n'avez pas encore appris que vos cent millions « sont inutiles dans une guerre de matériel : vos cent millions

« dont vous vous gargarisez sont divisés et se partagent un
« équipement militaire qui sera toujours égalé par Israël, quoi
« que vous fassiez. Vous ne pourrez jamais aligner sur le
« terrain un matériel égal à celui d'Israël seule et dès que
« vous commencez à déplacer des armements, Israël frappe et
« gagne. La guerre moderne est une guerre de matériel. Vous
« n'avez aucune chance de cette façon, aucune ».

— « Alors ? »

— « Alors... les Fedayine. Seuls les commandos peuvent
« s'introduire et paralyser le matériel d'Israël en frappant les
« routes, les aéroports, les réserves de carburants. Cela de-
« mande des sacrifices mais après tout, c'est votre guerre ».

Il a l'air triste, la tête penchée sur la poitrine. Pourtant
ses yeux brillent.

— « Oui » dit-il « C'est ce que nous pensons tous. Nous
« croyons tous aux Fedayine. C'est le devoir de chacun de
« lutter pour notre Terre Sainte ».

Souvent, le soir, je me promène avec Farid, celui qui m'a
fait subir l'interrogatoire le soir de mon arrivée.

Farid est venu de Ghaza avec ses deux femmes et ses
deux fils, son frère Abed, dix-neuf ans, père de famille et leur
père. Il est le représentant de Fath dans le camp. Il a vingt-
trois ans. Sous sa tente, j'ai trouvé toutes sortes d'armes ;
grenades, mitraillettes, pistolets. Presque chaque soir se tien-
nent chez lui des réunions où l'on discute longuement de la
politique du mouvement et de ses progrès.

Ensemble, nous nous asseyons sur un rocher. Brutus se
promène, mâchonne un épi de blé puis vient se coucher à mes
pieds. Le vent fraîchit. L'ombre bleue descend des collines sur
le camp et les champs virent du jaune au vert sombre sous le
lumière adoucie. Autour de nous, le sol pierreux se creuse de

grottes dans lesquelles, l'hiver, on parque les bêtes. Des grottes semblables sans doute à celle dans laquelle devait naître, il y a vingt siècles, celui qui allait prêcher, dans un monde gouverné par la peur, le règne de l'amour.

Farid a le visage maigre, les yeux cernés, la bouche dure. Il circule de camp en camp, collabore avec la police pour les questions de discipline, assure l'acheminement et l'entraînement des jeunes recrues du mouvement.

Dans nos conversations, comme dans les palabres sous la tente ou au café, comme dans les communiqués diffusés par mille transistors, ce sont toujours les mêmes mots qui reviennent : la Palestine, les Juifs, la Guerre. Les cent millions d'Arabes, la justice de la cause. On discute des stratégies, on villipende, on revendique, on menace. On suppute les alliances : Américains, Allemands et Sionistes dans le même sac, De Gaulle avec nous...

Ce camp sous mes yeux, comme celui de Jarash, de Souf et tous les autres, les colonies de réfugiés d'Amman, ils ont tout ce qu'il faut pour survivre indéfiniment, d'une vie végétative : les rations de farine, les soins médicaux, la police pour la discipline, les écoles primaires sous les tentes, le café pour la palabre...

Survivre n'est pas vivre.

On a vu des tribus d'Indiens d'Amérique s'éteindre dans des réserves biens plus proches de leur milieu naturel que ne le sont les camps pour ces paysans sans terre, ces artisans sans outils, ces employés sans emplois.

Le monde arabe n'est pas prêt à les assimiler : il n'y a pas d'industrie et la terre est rare.

En 1947, les Palestiniens ont fui devant la terreur, des terres dont ils vivaient, des maisons, des ateliers. A Ghaza,

Ramallah, Hebron, ils s'étaient reconstitué une vie normale, ils avaient des jardins, des bâtiments décents, des emplois. La guerre de six jours les a chassés une fois de plus et ils ont traversé le Jourdain par milliers, pour s'établir sur la rive Est, Karameh, Damiah, où en un an, ils avaient reconstitué à nouveau, les rudiments d'une vie communautaire: potagers, petites maisons de boue, écoles.

Le 21 mars, les Israéliens traversaient le Jourdain pour mettre à la raison les Fedayine qui recrutaient dans ces camps, et retournaient après quinze heures d'une résistance inattendue, laissant derrière eux, parmi les ruines des camps, de considérables quantités de matériel et leurs morts. Depuis, ils bombardent jour après jour les camps devastés et les jardins éventrés. Les réfugiés, pour la troisième fois se sont déplacés, toujours plus à l'Est, comme Cain après le meurtre d'Abel. Ils sont maintenant dans les collines. Ils n'ont plus rien et, pire, ils n'ont rien à faire.

En apparence, ils n'ont aucune chance et pourtant ils vivent, chantent, sourient.

Parce que les Palestiniens de 1968 ne sont pas ceux d'il y a vingt ans.

Parce que parallèlement à la vie officielle des camps, purement végétative, il y a une autre vie plus profonde et plus vraie. Le souffle qui anime les réfugiés et leur permet de s'accepter avec leurs misères, leurs défaites, leurs désillusions, c'est celui des Fedayine sortis de l'ombre après la défaite arabe de 1967, grandis aux dimensions d'une légende héroïque après la lutte de Karameh.

En surface, il y a l'U.N.R.W.A., l'agence des Nations Unies chargée de récolter et distribuer l'assistance aux réfugiés. Il y a les tentes écoles, les cliniques de campagne, la section de police. De la distribution de nourriture au café, de la fontaine

au four à pain, c'est la vie banale et sans espoir. Il y a aussi le chef de camp surchargé de demandes d'assistances qui vous reçoit dans son bureau de tôles neuves, qui sourit, qui écoute, qui hoche la tête.

Mais toutes ces femmes courageuses dont rien n'affecte la sérénité ont un frère, un fils ou un mari Fedai dans les collines. Tous les jours, des jeunes gens désertent l'école et, la lèvre tremblante, viennent se présenter au quartier général pour s'enrôler.

Pendant vingt ans, les Palestiniens ont été des pions dans un jeu dont les règles changeaient sans cesse. Les réfugiés n'avaient aucun droit, sinon celui de toucher leurs rations et de se prêter aux caméras.

C'était la période noire des exilés. Chacun pour soi d'abord, ils se débrouillaient. Beaucoup se sont adaptés avec l'ingéniosité et le courage typique de leur race; les plus instruits, héritiers d'une vieille civilisation et d'une culture supérieure, se sont taillés les situations de premier plan dans un monde arabe qui avait encore un pied dans le Moyen-Age.

Les fils ont sorti leurs pères des camps, ont envoyé leurs jeunes frères dans les Universités de Bagdad, du Caire, de Damas. Beaucoup ont étudié en Amérique, en Grande-Bretagne ou dans les Pays Soviétiques. Ils ont économisé sou par sou pour acheter, aussi près que possible du pays du terrain sur la rive gauche, des maisons à Jérusalem ou à Jéricho.

Et voici qu'après 15 ans, ce peuple de pays exilés, désorganisés, que les « pays frères » avaient essayé d'utiliser ou d'étouffer avait donné naissance à une nouvelle génération douée d'un esprit civique et d'un sens de sa responsabilité et de sa communauté, inconnus jusqu'alors.

Il y avait des Palestiniens dans tous les grands partis

politiques, mais leur idée commune était la libération de la Palestine. Les plus prospères en exil n'avaient pas oublié le village natal et leur seule idée était d'utiliser, à leur tour, les groupes et les alliances à leur portée.

En 1967, ce que les pays arabes, dans une guerre apparemment désastreuse ont perdu à Ghaza et dans la Poche de Ramallah, cette région fertile de la rive occidentale du Jourdain que les Israéliens ont annexée avec Jérusalem, ce sont les économies des réfugiés, le fruit de vingt ans d'efforts pour vivre quand même, en attendant mieux.

Ils n'ont plus rien. Ils sont maintenant 1.500.000 sans foyer et sans ressources et, ils l'ont enfin compris sans véritables amis. Mais en vingt ans, ils ont acquis une identité nationale et la volonté de lutter pour la conserver et c'est là leur bien le plus précieux, qu'on ne pourra plus leur reprendre.

SALAH

— «Il est venu !»

Sur toute la longueur du camp, les enfants sortis en hâte d'entre les tentes traversent la route pour escalader la colline, à la poursuite de la petite voiture blanche délabrée qui peine sur le sentier.

L'instant d'après, dans le petit bâtiment caché derrière le sommet, au coin de la pièce, Salah est allongé sur une couverture, cinquante petits garçons haletants, en demi-cercle devant lui. Cinquante petits bonhommes debout, pressés contre les murs nus qui se bousculent pour mieux le voir. Cinquante têtes rasées tournées vers celui qui est venu donner un sens à leur vie désœuvrée, en les traitant comme des hommes sur qui il sait pouvoir compter.

A sa voix, tous se taisent. Les petits pieds nus cessent de battre le ciment et les derniers arrivés interrompent leurs chamailleries près de la porte, de peur de perdre un mot de ce qui va se dire.

En quelques phrases prononcées de sa voix de gorge un peu triste, il a fait assoir les premiers rangs. Il veut tous les voir. Il les fait venir près de lui, plus près, change celui-ci de place, pose une question à celui-là.

— «Lequel a une belle voix ?»

— «Lui ! Lui !»

Celui que tout le monde désigne, du doigt et du menton, n'a pas dix ans, des cheveux roux et des tâches de rous-

seur autour d'un nez en trompette.

— «Avance ! Tu connais «Biladi» ? »

— «Eh !»

L'enfant entonne. C'est affreux. Torturée par l'émotion, la voix déraile et bèle faux. Tous reprennent avec lui et le chœur noie la déconfiture du soliste.

Salah n'a pas souri. Il écoute gravement et ses yeux trop clairs ne semblent pas voir les cinquante petits visages fiévreux tournés vers lui. Relevé sur un coude, il a l'air de rêver ; les paroles de la chanson, banales à force d'être dans toutes les bouches : «Mon pays, mon sang, la patrie, le retour», signifient quelque chose de très réel pour lui et en sa présence elles prennent une vie nouvelle.

Les petits chanteurs hésitent. La chanson est longue et les mémoires défaillantes. Sans impatience, il les aide, fait reprendre et écoute encore. Sa bouche, que j'avais crue dure lors de notre première rencontre, a un pli triste. Il a la face brune, de ce brun mat que donne la vie au grand air, les joues longues, le front très pur barré d'un seul pli haut sous ses courts cheveux bouclés. Lorsqu'il sourit, brièvement on ne voit plus que ses yeux clairs et ses dents petites et blanches, très jeunes.

Il corrige ou complimente de la même voix grave et tous s'efforcent de plaire à ce grand jeune homme qui ne perd jamais patience.

Petit à petit, du premier au dernier rang, les enfants se sont agenouillés devant lui. Les voix résonnent mal dans le bâtiment de ciment.

Songe-t-il seulement à ce qu'implique pour les années à venir, de luttes farouches, de haines accumulées et soigneuse-

ment entretenue, cette préparation morale des combattants de la prochaine décade ?

— « Mon pays, mon pays, je te donne mon sang... »

Sorti de cinquante jeunes poitrines, le chant guerrier a perdu son rythme. A leur façon, les petits enfants de Palestine en font un cantique à la douceur de vivre qui leur est refusée, au chant et espoir qui les sort du coup heureux et sans espoir, des tentes exigues que brûle le soleil et torture le vent, vers ce pays de lait et de miel dont ils ont tant entendu parler pour lequel ils mourront peut-être demain.

C'est surtout un chant d'amour à l'adresse de Salah.

Que les bons chrétiens me pardonnent, quand je vois l'ascendant de Salah sur les enfants, et la tristesse de son regard au milieu de ces petits exilés, je pense à un autre Palestinien qui lui aussi, laissait venir à lui les petits enfants.

— ■ —

En 1960, un jeune homme entrait à l'Université du Caire, riche d'espoirs. Il allait entreprendre une licence d'Anglais et de littérature.

Comme tous les jeunes Palestiniens de sa génération, il n'avait de la Palestine qu'un souvenir imprécis de baignades, de fleurs, de vergers et de vie facile. Il était né trop tard pour connaître les misères de la grande grève et sa répression. Les années de terrorisme après la deuxième guerre mondiale ne l'avait atteint qu'à travers l'anxiété et les hésitations de ses aînés.

Par contre, ce qu'il ne connaissait que trop bien, c'était l'ambiance du foyer sans homme, où une mère débordée devait élever cinq enfants, sur les ressources envoyées d'Irak ou

de Kuwait par un père toujours absent. Il avait grandi dans l'ambiance d'amertume d'un camp de réfugiés, parmi des centaines de milliers d'exilés comme lui, à un jet de pierre de ce pays dont on lui disait qu'il était le sien. Son adolescence s'était passée à l'époque où la politique des états arabes était des plus incertaines. Des centaines d'heures durant, il avait assisté en silence à ces veillées où les vaincus ne cessent de ressasser leurs projets de vengeance, mesurant les trahisons de tous ceux qui les avaient amenés là, les promesses de retour sans cesse remises, les espoirs déçus et le regret de ce qui n'était pas.

A l'école, avec des centaines de petits camarades, il avait appris l'histoire de la «patrie arabe», les trahisons de la diplomatie et la façon dont il avait été chassé de chez lui. Il s'était longuement demandé comment tout un peuple peut survivre à l'injustice sans agir.

Aîné de cinq enfants, il était le premier à entrer à l'université et les sacrifices consentis étaient énormes pour sa famille. Les 10 livres que lui verserait son père suffiraient à peine à payer son loyer et pourtant il était décidé à obtenir son diplôme, persuadé de pouvoir ensuite mieux servir.

Il arrivait au Caire doué d'une intelligence vive, d'un sens profond de la justice et d'une immense pitié pour son peuple dérouté. Surtout, qualité rare dans les circonstances où il avait grandi, il était animé d'une indéfectible confiance dans l'humanité et de la conviction que la justice triomphe toujours.

Au Caire comme ailleurs, la vie est chère pour un étudiant seul et pour la première fois de sa vie, il se trouva directement aux prises avec des difficultés matérielles dont il n'avait jamais soupçonné la rigueur. Sa première réaction fut de renvoyer la pension de 10 livres à ses parents : il se débrouillerait.

Du garçon de course au cascadeur de cinéma, il fit tous les métiers. Il étudiait. Il tenait des réunions où il exposait calmement ses idées sur la dignité humaine et la valeur de la bonté, sa confiance dans une justice immanente et les vertus de la patience, sa conception de la responsabilité individuelle dans la communauté.

Dans un pays en pleine révolution, au milieu d'étudiants agités par les ambitions les plus diverses, il ne faisait pas rire. Ce grand jeune homme calme qui trouvait le temps de travailler, d'étudier et de se charger de toutes les besognes qu'exigent les communautés d'étudiants, avait une façon convaincante d'exposer des idées presque neuves sur la dignité humaine et la force de l'amour, reçues d'une mère profondément chrétienne.

Mais il n'oubliait pas non plus ses devoirs envers son peuple. Il se trouvait dans le seul pays au monde où les Palestiniens avaient le droit d'identité et en 1961, il était secrétaire général de la «General Union of Palestinian Students».

Il ne mangeait pas souvent et son loyer n'était pas payé très régulièrement mais ses études avançaient, il se rendait utile et il avait l'impression de vivre mieux et plus que jamais auparavant.

En 1965, employé dans une société américaine d'expéditions maritimes, il se distingue par son talent d'organisation. Il est rapidement promu, devient chef de service en quelques mois, commence à manger à sa faim. En même temps, l'occasion lui est donnée d'expérimenter quelques-unes de ses idées sur le terrain de la vie. Il fait rapidement la preuve que rien, pas même les traditions les mieux implantées, ne résistent à une détermination calme basée sur une conviction profonde : les ouvriers d'abord, presque tous palestiniens, la direction de la société ensuite se rendent : les salaires sont augmentés et

pour la première fois sans doute on voit cette chose extraordinaire : des ouvriers qui refusent les pourboires ! Peu de chose peut-être, mais significative pour lui. Cette année-là, il travaille douze heures par jour, se dépense en réunions, accorde le reste de ses journées aux étudiants et rate son dernier examen et son diplôme. Qu'à cela ne tienne, il recommencera.

A cette époque déjà, il confiait à Eleonora Stradalova, journaliste de l'International Union of Students, qu'il pensait beaucoup à El Fath.

En juin 1967, il allait enfin prendre ce diplôme qui devait lui ouvrir les portes de la vie publique. Ce fut la guerre de six jours. Parti en hâte, il arriva trop tard pour se battre. Mais entretemps, il avait fait son choix après mûre réflexion et un homme comme lui ne se donne pas à moitié : sous le nom de guerre de Salah, le mouvement Fath avait fait une recrue de choix.

Il n'est pas retourné au Caire. Il n'aura sans doute jamais son diplôme mais il sort.

Il est devenu l'un des principaux chefs politiques du mouvement. Tous ceux que j'ai approchés croient, mais la structure de El Fath est assez mystérieuse, qu'il n'y a personne au-dessus de lui que Abou Ammar lui-même, le chef et porte-parole du mouvement.

Il est en tout cas assez important pour que le 21 mars, à Karameh dont il avait organisé la défense, les Israéliens sacrifient une dizaine d'hommes pour tenter sa capture. Lorsque les Israéliens repassèrent le Jourdain, après quinze heures d'une défense inattendue et qui leur avait coûté très cher, Salah n'avait pas quitté le camp.

23 MAI 1968

Ce soir, pendant que quelque part à Amman, les politiques se réunissent, en territoire occupé, c'est la première opération militaire jointe O.L.P. — Fath.

J'ai passé la journée en compagnie de Michèle Royer qui est devenue la sœur des Fedayine comme je suis devenu leur frère et leur historien et de Salah, le responsable politique de la région. En fin d'après-midi après avoir déposé Michèle chez le Ministre de l'Intérieur, nous allons faire la sieste chez Salah. Je ne sais toujours rien de ce que me réserve la soirée. Vers six heures, comme nous quittons la maison, Salah reçoit un messager. Il se tourne vers moi : « Ce soir, tu vas à Karameh. » me dit-il seulement.

Deux heures plus tard, nous sommes à Salt, l'ancienne citadelle arabe devenue petite ville de province, Karandjar, le journaliste indien, le lieutenant S. et moi. Sur la terrasse de l'hôpital des Fedayine, le lieutenant nous donne pour la première fois une idée de l'importance de cette soirée : « C'est la première opération coordonnée entre nos frères de l'O.L.P. et nous », nous précise-t-il. Son visage jeune exprime l'enthousiasme en prononçant cette phrase qu'il juge historique.

La terrasse domine la ville qui dans l'ombre du soir bleuté a repris toute son allure renfrognée de citadelle arabe. Elle semble si solide, si compacte, cette petite ville avec ses ruelles étroites nouées sur les collines abruptes qu'on a l'impression que rien ne peut lui arriver. Est-ce l'influence du décor, il paraît que les gens d'ici ont la réputation de se faire tuer plutôt que de changer d'avis.

A huit heures, nous montons dans l'ambulance. Le chauffeur, son fusil mitrailleur Klachinkoff entre les genoux; à la portière droite, le lieutenant, armé de la même façon, Karandjar et moi entre les deux et... nous allons paisiblement acheter de l'essence à la station du coin avant de descendre vers le théâtre de l'opération.

La route descend dans des gorges abruptes, tournant et retournant autour de falaises rouges de plus en plus hautes et le wadi à notre droite se cache sous un fouillis de verdure. Après la fraîcheur du soir sur les collines, nous commençons à sentir la douceur de la nuit plus tiède dans les gorges, qui nous rend légèrement léthargiques. Tout au long de la route, les phares de l'ambulance révèlent des soldats de l'armée jordanienne en faction là, qui nous laissent passer, indifférents.

Dans un brusque virage, nous sommes arrêtés par une patrouille en armes vêtue du smock et de la casquette camouflée des Fedayine. Dans un creux du rocher, une gorge étroite abrite un bâtiment de béton : le quartier général du responsable militaire Fedai de la région.

Nous allons nous faire identifier un à un, sous la garde des bayonnettes. Nous sommes maintenant dans le territoire de nos frères de Assifa, l'aile militaire de Fath.

La route continue à descendre et l'atmosphère devient oppressante. Tout à coup, sur le bord de la route se dresse une large colonne blanche, marquée d'un trait bleu horizontal : «Niveau de la mer». Nous descendons toujours. J'ai depuis longtemps enlevé la vareuse que je portais à Salt et mes cheveux sont humides de transpiration sous la Koufia, la coiffure nationale dont on s'enveloppe la tête contre le soleil, le froid, le sable ou les regards indiscrets.

Dernier barrage militaire : des barbelés et des bidons lestés de ciment forment sur la route des chicanes compli-

quées gardées par des soldats jordaniens. On se serre la main, on se présente. L'un des Jordaniens nous montre la direction du Pont Allenby et la Mer Morte balayée de temps à autre par un projecteur. «Ils sont partis il y a une heure» dit-il. A ce moment, de l'autre côté de la rivière, une fusée jaune s'allume dans le ciel et descend lentement, lentement, illuminant une vaste surface que nous scrutons vainement à la jumelle.

«Chop-chop-chop-chop». Je tends l'oreille. Je pensais d'abord à un vieux Diesel poussif, mais un phare venu du ciel, qui se déplace et s'arrête, remonte et plonge, me détrompe bientôt : un hélicoptère. Confirmation immédiate, une rafale rose monte vers le ciel. Le phare s'éteint aussitôt mais j'entends toujours le «chop-chop» qui s'éloigne.

Tous feux éteints, nous pénétrons avec l'ambulance dans le «no man's land». La route qui longe la rivière, exposée au tir des Israéliens est crevée d'obus. Le capitaine Kh., installé sur le capot donne de la main les indications au chauffeur. Il semble avoir l'habitude de circuler de la sorte, car nous roulons à 80 à l'heure dans une obscurité presque totale, le capitaine confortablement affalé sur le large capot plat, la tête contre le pare-brise.

— «Cette route est bombardée jour et nuit» nous explique le lieutenant S... « Ces villages que nous traversons, à moitié brûlés ou défoncés sont tous abandonnés. Il y a eu tellement de paysans tués dans les champs qu'ils n'osent pas venir rechercher leur matériel.»

Il a un geste du menton vers la gauche, vers le pays au-delà de la rivière, là où une autre fusée jaune achève sa descente gracieuse : «Ils tirent sur tout ce qui bouge».

L'ambulance s'est arrêtée et nous sommes descendus dans un paysage de cauchemar. Autour de nous, en traits blanchâtres sous les étoiles apparaissent des pans de murs

crevés, des baraques écroulées, des jardins torturés. Un homme sort d'un trou d'obus, l'arme à la main, la bayonnette pointée — «Min ?» S... s'identifie et nous gagnons le poste d'observation : C'est une tour carrée, ancien réservoir à eau dont les murets offrent une protection relative. En place déjà, deux officiers de l'O.L.P. nous accueillent cordialement.

Là-bas, les fusées éclairantes se succèdent. Les hélicoptères sont partout à la fois, éclairant le sol de leurs projecteurs pendant quelques instants pour s'éteindre et paraître plus loin. Au sol, de petites lumières blanches se rapprochent du lieu de la rencontre et semblent l'encercler, pour s'éteindre lorsque se réduit la distance, mais les rafales de leurs mitrailleuses suffisent à indiquer la position des half-tracks.

Au sud, la Mer Noire miroite faiblement sous les étoiles. Jéricho, droit devant, n'est qu'un trait de lumières jaunâtres et plus loin, au-delà des collines, un halo laiteux sur le ciel indique la direction de Jérusalem.

Le Lieutenant S. nous donne le schéma de l'opération : Il s'agit de ravitailler les commandos de Jérusalem en armes, munitions et argent. Un groupe de l'O.L.P. parti du sud a traversé la rivière à huit heures. C'est celui qui s'accroche en ce moment avec les Israéliens. Un groupe de Fath a traversé plus au nord. Parti de Jérusalem, un groupe de quinze commandos doit rencontrer les deux colonnes à l'ouest de Jéricho. Comme il parle, une fusée éclaire le paysage au nord, là où la colonne de Fath devrait passer, mais aucune action militaire ne semble suivre.

Il est maintenant 11 heures. Là où le groupe Sud devait passer, hélicoptères et véhicules terrestres continuent à patrouiller, mais les coups de feu se font rares. En nous repassant les jumelles, nous échangeons des confidences : S..

est diplômé d'Administration Publique : Universités de Bagdad, Londres et Le Caire. A vingt-huit ans, il s'est fait commando. Dieu sait quand il pourra commencer sa carrière d'Administrateur. En Palestine ou jamais, dit-il en riant.

Le capitaine Kh... est un type taciturne qui laisse aux autres le soin de faire son éloge : ancien aviateur dans l'armée jordanienne, il se trouve plus heureux dans son rôle d'officier de renseignements chez Fath. « Plus d'initiative » dit-il simplement « et puis, après tout, la guerre palestinienne doit être gagnée par les Palestiniens ». Sa manie c'est d'essayer de placer des agents doubles dans les services de renseignements israéliens. Il y réussit quelquefois. L'un d'eux, Zourzour avait même été chargé de ramener vivant l'officier israélien sous lequel il servait. Sur le point d'être pris, il n'avait pu ramener que la tête de son prisonnier.

— « Un fou ! » dit Kh.. en hochant la tête, « mais un bon commando dévoué et qui n'avait peur de rien ».

— « Il est mort ? »

Fataliste :

— « Un accident de voiture, à un kilomètre d'ici ! ».

Deux heures du matin.

Les combats semblent avoir cessé. Je sommeille sur le sol de ciment de notre tour lorsque survient un appel du côté de la rivière : — « Min ? » puis un court colloque. Quelques minutes plus tard, un commando vient faire son rapport : la colonne de Fath est passée sans encombres. S.. m'explique que la zone dangereuse est d'à peine deux kilomètres après le passage de la rivière. Au-delà, les Israéliens ne peuvent pratiquement plus les rattrapper.

Je demande : « Et le groupe Sud ? »

Il a un regard vers la direction où patrouillent encore quelques véhicules : « Nous n'aurons sans doute pas de nouvelles avant un jour ou deux ! Pas question qu'ils envoient un messenger pour retraverser la rivière après un accrochage ! ».

Nous dormons quelques heures près de l'ancien camp de Karameh, que les Israéliens sont venus détruire le 21 mars dernier. Au matin, nous sommes réveillés par le tir des canons et des chars massés de l'autre côté de la rivière. A la lumière du jour, je peux voir le camp et le village ruines de masures et de jardins, tentes brûlées, sol éventré. Il y avait trente mille réfugiés dans ce camp. Pour mettre les Fedayine à la raison, les Israéliens sont venus ici, détruire un camp de réfugiés, y perdre mille hommes et une quantité considérable de matériel. Mais les Fedayine sont toujours là.

Par représailles sans doute pour l'action de la nuit dernière, les Israéliens bombardent les ruines.

Pendant que nous scrutons la nuit, cherchant à deviner les progrès des Fedayine dans leurs première opération coordonnée, leurs chefs politiques tenaient une réunion capitale : l'O.L.P., Conférence Palestinienne (groupant principalement Fath et Front Populaire) plus les autres organisations de moindre envergure, se mettaient d'accord sur la nécessité de coordonner les actions militaires. Au terme d'innombrables consultations, ils s'accordaient pour convenir que les différences qui les séparent ne sont pas suffisamment importantes pour les empêcher d'œuvrer ensemble au but commun : la reconquête de la Palestine.

Représentant admis du peuple palestinien, l'O.L.P. fournira le cadre nécessaire. Organe militaire puissant, Fath semble tout désigné pour prendre la direction des opérations.

Un comité exécutif sera élu prochainement.

Une ère nouvelle commence pour les Fedayins.

26 MAI.

La nuit du 25 au 26 mai, deuxième opération jointe O.L.P. — Fath. Cette fois, les feux de la bataille sont bien visibles depuis notre poste d'observation, quelque part dans le no man's land.

Ensemble, les Fedayine des deux organisations ont pénétré dans les installations militaires de l'aéroport de Jéricho. Premier succès : ils ont franchi les fameux barrages électroniques pour lesquels les Israéliens ont augmenté de 500.000 dollars leur budget militaire de cette année. A l'heure où les hélicoptères sont arrivés sur le théâtre des opérations, les Fedayine étaient déjà dans la place et tuaient par surprise une centaine de militaires israéliens avant de quitter la place, détruisant matériel et installations.

Deux Palestiniens ont été blessés et ont été ramenés à leur base.

Ce matin, l'artillerie jordanienne bombardait à nouveau la rive Est.

27 MAI

Je suis revenu dans mon camp de réfugiés au Nord d'Amman. Un mirage fait des tours au-dessus de nos têtes. Les enfants, en uniforme vert et foulard jaune, qui s'entraînent aux mouvements de groupes en attendant de voir leurs premières armes, en profitent pour faire des exercices de défense anti-aérienne : couchés, en file indienne jusqu'à l'abri, assis par terre, chantez !

A LA MAMAN DE ROGER

Et à toutes les mamans ayant perdu des Martyrs sur le champ de la liberté. « Cette nuit, ça fera un an, Mon étoile se trouvera juste au-dessus de l'endroit où je suis tombé l'année dernière... Charge cette étoile, cher Roger d'un message de paix à ta maman si triste, à ta maman inconsolable. Murmure-lui comme le Petit Prince que tu évoquais si souvent : « J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai... » Car, tu es là dans ces pages, bien vivant, tendre, railleur, caustique, poète, réaliste.

Tu es toujours là, parmi tes frères Palestiniens les «Fedayine» qui avaient enfin su offrir à ta soif de justice un champ à ta mesure; pour eux tu continues leur combat à ta manière. Tu fais jaillir la lumière sur leurs droits légitimes à reconquerir une patrie usurpée, sur leurs aspirations profondes à reconquérir leur place au soleil. Un jour, un peu à cause de toi, leurs enfants pourront marcher la tête haute en faisant s'effriter sous leurs pieds nus la terre bénie reconquise. Puisse leur reconnaissance être un baume sur le cœur douloureux de ta chère maman et amener ton sourire tendre sur ses triste lèvres.

Dr. EUGENE MAKHLOUF

Imprimerie **FEGHALI**
Bab - Edriss — Beyrouth
Tél. : 224040

